LE DOIGT DE DIEU EST LA !

OU

EPISODE EMOUVANT

D'UN ÉVÈNEMENT ÉTRANGE RACONTÉ PAR UN TÉMOIN OCULAIRE,

L'abbé PERNIN,

MISSIONNAIRE AUX ETATS-UNIS.

Avec Approbation de Mgr. l'Evêque de Montréal.

Au profit de l'Eglise de Notre-Dame de Lourdes, à Marinette, Etat du Wisconsin.

"Transeximus per ignem et aquam,
Et eduxisti nos in refrigerium." (Ps. 65.)

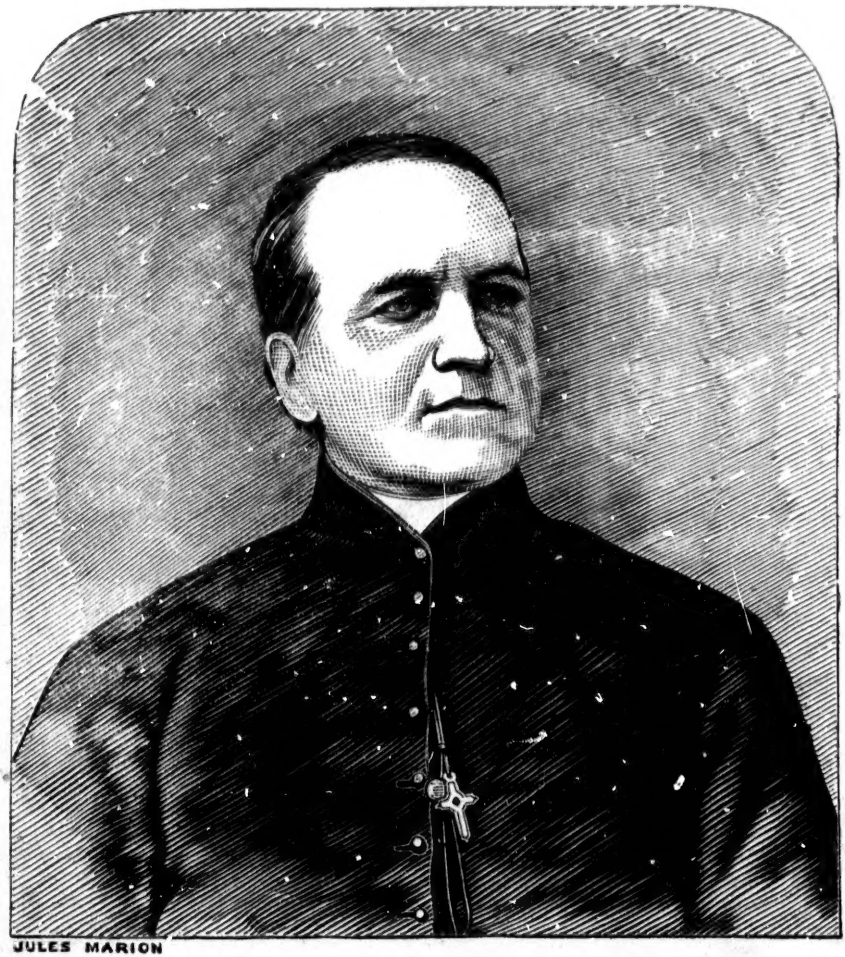
Nous avons passé à travers le feu et à travers l'eau,
Mais vous nous en avez retirés pour nous donner le repos.

MONTREAL
EUSEBE SENECAL, IMPRIMEUR,
NOS. 6, 8, & 10, RUE ST. VINCENT.

1874.

Théop. Vicard
Sorel 11 Juin 1874

Le Doigt de Dieu est la.



JULES MARION

REV. P. PERNIN, PRETRE MISSIONNAIRE

LE DOIGT DE DIEU EST LA !

OU

EPISODE EMOUVANT

D'UN ÉVÈNEMENT ÉTRANGE RACONTÉ PAR UN TÉMOIN OCULAIRE,

L'abbé PERNIN,
MISSIONNAIRE AUX ETATS-UNIS.

Avec Approbation de Mgr. l'Evêque de Montréal.

Au profit de l'Eglise de Notre-Dame de Lourdes, à Marinette, Etat du Wisconsin.

"Transivimus per ignem et aquam,
Et eduxisti nos in refrigerium." (Ps. 65.)
Nous avons passé à travers le feu et à travers l'eau,
Mais vous nous en avez retirés pour nous donner le repos.

MONTREAL
EUSEBE SENECAL, IMPRIMEUR,
Nos. 6, 8, & 10, RUE ST. VINCENT.

1874.

3

1-3982

APPROBATION.

Nous soussigné, évêque de Montréal, avons lu l'opuscule intitulé : *Le doigt de Dieu est là*, etc., par l'abbé Pernin, et nous en avons été vivement ému.

Comme nous avons l'intime conviction que cet ouvrage ne peut qu'intéresser les fidèles de notre diocèse dont les entrailles s'ouvrent à toutes les misères, nous leur en recommandons instamment la lecture. Nous croyons même devoir leur conseiller de conserver chez eux un exemplaire de cet opuscule, afin de pouvoir le lire et relire souvent en famille, pour avoir continuellement sous les yeux des exemples frappants qui montrent combien Dieu est bon pour ceux qu'il veut sauver et combien en même temps il est terrible, quand il est forcé d'appesantir son bras vengeur sur ceux qu'il doit punir.

D'ailleurs la vente de ce livre, devant être au profit de l'église de *Notre-Dame de Lourdes*, qui se bâtit à Marinette, chacun se fera sans doute un devoir, en l'achetant, d'encourager cette excellente œuvre, qui tournera à la gloire de Dieu et au bien des âmes.

Montréal, le 24 mai, jour consacré dans l'Eglise à honorer Notre-Dame de Bonsecours, en l'année 1874.

† Ig., Ev. de Montréal.

LE DOIGT DE DIEU EST LA.

AVANT-PROPOS.

Pourquoi ne publier ce récit que deux ans et demi après la grande catastrophe ?

Pour deux raisons principales :

1o. Affaiblie par l'épreuve, ma santé a été très chancelante depuis cette époque funeste, et ne m'a pas permis de m'occuper de ce travail.

2o. Les préoccupations nombreuses auxquelles j'ai du me livrer pour subvenir aux besoins spirituels de mon peuple privé de tout, et les troubles par lesquels j'ai passé, m'ont absorbé en ne me laissant aucun loisir.

Pourquoi écrire aujourd'hui ce récit, qui, quoique étant l'épisode d'un des plus émouvants phénomènes de notre époque, commence à être un fait du passé qui s'oublie de jour en jour ?

Pour deux raisons aussi :

1o. Plusieurs personnes éminentes, entr'autres deux évêques distingués, l'un aux Etats-Unis et l'autre en Angleterre, m'ont pressé d'écrire ce récit qu'ils ont jugé capable de faire du bien à plusieurs âmes. C'est un devoir pour moi de céder à ces conseils de personnes qui ont toute mon affection et toute mon estime.

2o. En publiant ces lignes, je me propose aussi d'intéresser à mon œuvre plusieurs personnes charitables, et de recueillir d'elles des secours pécuniaires pour m'aider à mener à bonne fin mon œuvre de restoration à Marinette.

Les deux extraits suivants que je traduis de deux articles publiés dans le *Freeman's Journal* de New-York, feront suffisamment comprendre la nature et les difficultés de mon entreprise.

" New-York, 20 Juin, 1873."

"*Un désert qui refleurit de nouveau.*"

" Dimanche, 8 de Juin, fut un jour dont les catho-
" liques de Marinette se souviendront longtemps.
" C'était un jour de visite de la part de leur évêque,
" Mgr. Melcher, de Green-Bay, venu pour bénir la
" pierre angulaire d'une nouvelle Eglise destinée à
" remplacer celle qui avait été détruite par le feu dé-
" vastateur de 1871, qui couvrit de ruines cette partie
" du pays.

" La cérémonie fut imposante, etc.....

" Voici le document renfermé dans la pierre an-
" gulaire :

" Sous le Pontificat de Pie IX, pape,
" Joseph Melcher, étant évêque de Green-Bay,
" U. S Grant, président des États-Unis,
" C. C. Washburn, gouverneur de l'état du Wisconsin,
" L'abbé P. Pernin, pasteur de l'Eglise catholique de Marinette,
" Et l'abbé W. Corby, de la Société de la Ste. Croix, prédicateur de circonstance.

" En présence de plusieurs prêtres et d'un vaste
" concours de peuple, cette pierre angulaire a été bénie
" par l'Ordinaire du Diocèse de Green-Bay, pour cette
" église qui doit être bâtie en l'honneur de *Notre-*
" *Dame de Lourdes*, et pour le Salut de plusieurs."

" Tout ceci montre le zèle de notre Pasteur Bien-
" aimé et la peine qu'il se donne pour le bien-être de
" son peuple Sa paroisse, quoiqu'écrasée par les
" pertes énormes que lui a causées le feu, promet
" d'être bientôt, sous l'influence de sa direction éner-
" gique, l'une des mieux organisées dans cette partie
" de la contrée. Avec de telles preuves d'intérêt et
" de dévouement, le zélé pasteur ne peut manquer de
" conquérir l'amour et le respect de ses paroissiens,
" et d'avancer la cause de la Religion dans cette
" place."

Le 2ème. extrait du même Journal de New-York est du 18 Janvier 1874. Il fut envoyé au rédacteur du *Freeman*, à l'occasion de mes noces d'argent, c'est à-dire du 25ème anniversaire de ma prêtrise.

Je ne citerai que la partie qui concerne mes reconstructions.

" Les catholiques de Marinette ont cruellement souf-
" fert des feux terribles qui, il y a 2 ans environ, dé-
" vastèrent le Nord du Wisconsin. Leur église, leur
" presbytère et leur école furent détruits complète-
" ment, et ils s'efforcent depuis ce temps-là de rem-
" placer ce qu'ils ont perdu. Leur Pasteur, M. l'abbé
" Pernin, a travaillé beaucoup, mais ses ressources
" étant très limitées, il n'a réussi jusqu'à présent
" qu'à rebâtir la moitié de son église.

" Le Père Pernin, malgré le désavantage des cir-
" constances, n'a pas oublié les enfants confiés à sa
" charge, et après de courageux efforts il a réussi à
" élever une école paroissiale. Le zèle du Pasteur
" a été généreusement assisté non-seulement par les
" catholiques de Marinette, mais aussi par la partie
" protestante de ses habitants. Cependant ils n'ont
" encore accompli qu'une partie de leur tâche. L'é-
" cole n'est pas encore ouverte, faute de ressources,
" mais on espère recevoir avant longtemps une assis-
" tance de quelque côté inconnu."

J'ai dédié mon église à *Notre-Dame de Lourdes*, aujourd'hui célèbre dans l'univers entier par les merveilles d'amour et de miséricorde qu'elle répand partout.

C'est, je crois, la première église des Etats-Unis consacrée à la Ste. Vierge sous ce nouveau vocable. Mon intention, en choisissant une semblable patronne, a été de lui rendre doublement chère, cette ville qui porte déjà son nom, car Marinette n'est qu'une corruption de Marie et, par suite, d'attirer sur cette place ses bénédictions particulières.

Puisse-t-il être agréable à cette bonne mère de favoriser mon intention et de bénir l'œuvre que j'ai en vue!

Tout est pour son honneur et le salut des âmes.

CHAPITRE I.

AVANT LA CATASTROPHE.

Coup-d'œil du pays.—Représentez-vous un pays couvert de forêts épaisses, au milieu desquelles vous rencontrez ça et là, le long des quelques chemins ouverts, une éclaircie plus ou moins étendue, quelquefois d'une demie lieue de large pour donner place à une ville naissante ; d'autres fois de 3 ou 4 arpents pour commencer une ferme. A l'exception de ces petites places où les arbres ont été coupés, puis brûlés, tout le reste n'est qu'un désert sauvage, mais majestueux. Du bois, partout du bois, rien que du bois aussi loin que vous allez de la Baie au Nord et à l'Ouest. Ces immenses forêts sont bordées à l'Est par la *Baie verte* du Lac Michigan, et par le lac lui-même.

La configuration du pays est généralement ondulée ; des vallées où croissent le cèdre et l'épinette, des collines sablonneuses couvertes de sapins, puis de grandes

espaces de terrain d'un sol riche et généreux où l'on trouve toutes les variétés de bois francs, le chêne, l'érable, le hêtre, le frêne, l'orme et le merisier.—La température de cette région est généralement assez régulière et propice aux récoltes qui commencent à y être essayées, et qui réussissent ordinairement. Les pluies y sont fréquentes et manquent rarement de tomber au temps désiré.

Causes naturelles du feu.—L'année 1871 cependant fut exceptionnellement une année de sécheresse.

Les fermiers en avaient profité pour agrandir leur champ, coupant et brûlant le bois qui les embarrassait. Des centaines d'ouvriers, occupés à ouvrir un chemin de fer, en avaient fait de même, se servant de la hache et du feu pour avancer leur ouvrage. Les chasseurs et les indiens parcourent continuellement ces forêts, surtout en automne, époque où ils remontent les cours d'eaux pour pêcher la truite, et se répandent dans les bois pour chasser le chevreuil. Le soir venu, ils allument un grand feu à la place où ils se trouvent, préparent leur souper, et étendant leur couverture dont ils s'enve-

loppent, ils dorment tranquilles, sachant que le feu éloignera les animaux sauvages qui pourraient passer près d'eux pendant la nuit. Le matin suivant, ils partent plus loin en laissant derrière eux le braisier qui les a protégés et réchauffés, sans s'occuper de l'éteindre. Les fermiers et autres en font de même. En sorte que ces bois, surtout en automne, sont remplis partout de feux allumés par la main des hommes, qui, trouvant facilement une grande quantité de feuilles et de branches sèches, se nourrissent et se propagent plus ou moins loin. Vienne un souffle de vent pour les exciter, ces feux prennent quelquefois un grand développement.

Deux ou trois fois avant le 8 d'octobre, le vent, favorisé par la sécheresse, avait fait concevoir de grandes craintes et jeté l'alarme parmi les populations des environs. Quelques détails à ce sujet ne seront pas sans intérêts, et serviront à mieux faire comprendre les préparatifs du grand évènement du 8 octobre.—La catastrophe semble s'être plû à s'essayer d'avance et à multiplier ses avertissements.

Le 22 septembre, j'étais allé au *Sugar Bush*, ou pays au sucre, place où se trou-

ve une grande quantité de fermes, aux environs de Peshtigo. J'y avais été appelé par mon ministère. Pendant que j'étais là, dans une ferme isolée, je cédai au désir d'une partie de chasse. Je pars donc, mon fusil sur l'épaule, et accompagné d'un enfant d'une douzaine d'années qui prétendait savoir se diriger dans le bois ; je m'avance plus ou moins loin en faisant la chasse aux faisans qui abondent en ces lieux. Au bout de quelques heures, m'apercevant que le soleil baissait, je dis à l'enfant qu'il fallait retourner du côté de la ferme. Il essaya de le faire, mais il ne sut plus s'orienter et perdit sa direction. Nous marchâmes, marchâmes encore, tantôt à droite, tantôt à gauche, et la ferme ne s'apercevait toujours pas. En moins d'une demie heure de recherches inutiles, nous fûmes complétement égarés, l'enfant et moi. C'était à la tombée de la nuit, au moment où la nature se prépare au repos ; pas un bruit ne se faisait entendre, si ce n'est ça et là le bruit d'un petit feu qui courait aux pieds des arbres sans les toucher et qui faisait craquer les feuilles en les dévorant ; puis, le frôlement des branches au faîte des

arbres ; ce qui nous annonçait que le vent soufflait. Nous criâmes longtemps sans être entendus. Je tirai nombre de coups de fusil comme signe de détresse. Enfin une voix lointaine nous arriva, puis une autre, puis plusieurs autres venant de différents côtés. Inquiets de notre retard prolongé, les parents de l'enfant et les serviteurs de la ferme avaient soupçonné notre détresse et s'étaient mis à notre recherche, en prenant différentes directions pour nous trouver plus sûrement. Attirés bientôt par nos cris et par les coups de fusils, ils arrivent près de nous, mais un nouvel obstacle s'oppose à notre rencontre. Excités par le souffle du vent, ces petits feux s'étaient réunis et éparpillés au loin. Nous nous trouvâmes bientôt placés au centre d'une circonférence de feu qui s'étendait plus ou moins loin autour de nous. Les hommes ne pouvaient arriver jusqu'à nous, et nous ne pouvions aller jusqu'à eux sans nous exposer à avoir les pieds brûlés et à être étouffés par la fumée. Ils furent obligés de nous frayer un passage en battant le feu avec des branches d'arbre pour arrê-

ter sa marche sur un point par lequel nous nous échappâmes.

Le danger avait été beaucoup plus grand dans les places ouvertes au vent. Le lendemain, en rentrant à Peshtigo, j'appris que la ville avait couru un grand danger pendant que je m'étais égaré dans le bois. Le vent s'était élevé, et son souffle, en excitant les feux, poussait les flammes dans la direction des maisons. J'aperçus tout autour de la ville des tonneaux dispersés de distance en distance et qu'on avait remplis d'eau en cas du retour d'un nouveau danger.

Un autre incident qui m'arriva quelques jours avant la grande catastrophe :

Je revenais en voiture de ma deuxième paroisse située sur la rivière de Menominie, distance de deux lieues environ. Je suivais tranquillement le chemin public percé dans le bois, en remarquant ça et là de petits feux qui brûlaient le long de la route tantôt sur un de ses côtés et tantôt sur l'autre. Tout à coup, j'arrive à une place où le feu brûlait des deux côtés à la fois et semblait avoir une plus grande force qu'ailleurs. La fumée, poussée en avant, remplissait le chemin et l'obscurcis-

sait tellement que je ne pouvais ni voir l'intensité de l'incendie, ni juger de la grandeur du danger. Je crus qu'il n'était pas sérieux parceque je suivais la direction du vent. J'entre donc, d'abord avec hésitation, dans l'obscurité de ce nuage de fumée,que laissait sur ses derrières, le feu que le vent poussait en avant. Je presse vivement mon cheval qui refusait d'avancer. En 5 ou 6 minutes je sors enfin de ce labyrinthe de feu et de fumée. Là, je trouve une dizaine de voitures, arrêtées en tête de l'incendie qu'elles n'osaient affronter.—" Peut-on passer, me crie l'une d'elles ? "—"Oui,puisque je viens de passer moi-même, mais lâchez la bride et fouettez votre cheval, si vous ne voulez pas être suffoqués."

Quelques-unes s'élancèrent en avant, d'autres ne l'osèrent pas et revinrent à Peshtigo.

Les avertissements ne manquèrent donc pas. En voici un autre exemple encore plus frappant que je transcris d'un article inséré dans un journal de Green-Bay. C'est le récit d'une bataille livrée au feu, à Peshtigo, Dimanche, 24 sep-

tembre, justement deux semaines avant la grande catastrophe.

" Dimanche dernier, 24 septembre, un " grand émoi, et je pourrais dire, une " grande terreur, parcourut la ville de " Peshtigo. Depuis plusieurs jours des " incendies s'étaient montrés menaçants " tout autour, au sud, au nord, à l'est et à " l'ouest. Samedi, les flammes se répan- " dirent en haut de la rivière, à une petite " distance de la ville ; et vers le soir, on " redoutait un grand danger de la part " des étincelles et des charbons embrasés " que le vent charriait et soufflait sur la " partie supérieure de la ville, du côté de " la fabrique. Des gardes furent placés le " long de la rivière. Le feu prit plusieurs " fois aux brins de scie, aux bois secs, mais " il fut promptement éteint.

" C'était un grand spectacle de con- " templer l'incendie pendant cette même " nuit. Il s'élançait jusqu'au sommet des " plus grands arbres, les enveloppait d'un " manteau de flammes, ou, s'enroulant " autour d'eux comme un immense ser- " pent, grimpait jusqu'au faîte, de là sau- " tait aux branches et aux rameaux qu'il " illuminait et courbait en les faisant

" siffler, puis jettait tout autour ses mille
" langues de feu tandis que de son souffle
" impétueux il balayait les feuilles vertes
" et mugissait à travers la forêt comme
" une immense tempête.

" A tous moments quelques vieux et
" énormes sapins, dont l'immense tronc
" était devenu une colonne de flammes,
" s'écroulait avec un fracas semblable à
" celui du tonnerre, remplissant l'air dans
" sa chute, d'un nuage d'étincelles et de
" tisons embrasés, tandis qu'au-dessus
" de ce nuage de feu, s'étendait un autre
" nuage épais et noirâtre, composé de fu-
" mée résineuse. Le contraste lugubre,
" entre cette noirceur en haut et cette
" lumière éclatante en bas, semblait an-
" noncer la mort et la destruction à tout
" ce qui était au-dessous.

" Des milliers d'oiseaux, chassés de
" leurs juchoirs, voltigeaient tout autour
" ne sachant quelle route prendre, et jet-
" taient dans les airsdes cris épouvantés,ce
" qui rendait la nuit plus lugubre encore.
" On les voyait fuir de côté et d'autre
" en poussant des cris d'alarme, comme
" pour appeler leurs camarades, puis tour-
" noyer un moment dans les airs et tout

" à coup tomber et disparaître dans l'im-
" mense fournaise qui bouillait au-des-
" sous d'eux.

" Ainsi s'écoula cette nuit. Tous dési-
" raient la pluie et plus d'un cœur pria
" pour l'obtenir.

" Le Dimanche matin, le vent était
" calme, les feux semblaient morts, et
" nous commençâmes à espérer que tout
" danger était passé.

" Environ vers les 11 heures, pendant
" qu'un grand nombre était à l'église, le
" siflet de la fabrique jette soudain un cri
" strident ; les églises se vident rapide-
" ment et chacun se précipite pour voir
" ce dont il s'agissait. Le feu avait pris
" de nouveau à la sciure de bois. Le vent
" s'était élevé et soufflait avec force du
" Nord-ouest ; les feux dans le bois brû-
" laient avec plus de rage que jamais et
" approchaient de la rivière juste en face
" de la fabrique. L'air était littéralement
" rempli de charbons, d'étincelles de feu,
" qui tombaient de tous côtés, incen-
" diaient le plus souvent et une grande
" activité était nécessaire pour empêcher
" les flammes de s'étendre. La pompe
" fut sortie, des centaines de sceaux

" furent apportés du magasin, et l'on fit
" tout ce qui pouvait être fait pour em-
" pêcher le feu d'entrer en ville.

" Mais voici qu'un nouveau danger se
" présente sur un autre point. Le vent
" avait changé de direction. Les feux de
" l'Ouest approchaient rapidement à leur
" tour, et il semblait que rien au monde,
" si ce n'est un miracle, ne pouvait sau-
" ver la ville d'une complète destruction.
" Un nuage de fumée étouffante soufflait
" sur nos visages et nous empêchait
" presque de faire quoique ce fût. Des
" moyens énergiques cependant furent
" pris pour arrêter l'approche des flam-
" mes. Les chevaux de la compagnie
" furent attelés pour charrier de l'eau,
" et, outre plusieurs habitants de la ville,
" plus de 300 ouvriers de la fabrique et
" du moulin à scie travaillèrent sans
" relâche. Les effets des maisons expo-
" sées à un danger plus immédiat furent
" emballés et transportés ailleurs. On
" s'attendait à une conflagration inévita-
" ble.

" J'ai vu des feux courir dans les prai-
" ries avec la rapidité de la locomotive.
" Le feu dans les prairies est terrible et

" grand sans doute, mais il est insigni-
" fiant comparé au feu des forêts. Au-
" tant les bois sont plus touffus, plus
" élevés et plus gros que les herbes des
" prairies, d'autant plus intense, plus
" brûlant et plus grandiose est l'incendie
" qu'ils produisent. Le feu dans les prai-
" ries, poussé par un vent violent, se pré-
" cipite, glisse sur les herbes sèches et
" meurt faute d'aliment. Dans les bois
" il marche presque aussi rapidement,
" mais il ne s'éteint pas en jetant ses va-
" gues en avant pour balayer le faîte des
" arbres et s'attaquer aux petites bran-
" ches et aux feuilles. Il n'est pas aussi
" facile non plus de repousser l'approche
" du feu des bois. C'est comme si vous
" vouliez essayer d'arrêter la marche
" d'un avalanche de flammes déchainées
" contre vous.

" Au coucher du soleil, le vent dimi-
" nuant, le feu s'apaisa. On en profita
" pour enlever les bois secs, jeter de l'eau
" partout et pour envelopper les maisons
" de couvertures mouillées. Tout cela
" se fit sous le poids d'une chaleur brû-
" lante et au milieu d'une fumée horri-
" ble qui nous aveuglait et nous suffo-

" quait. Et ainsi se passa la nuit de ce
" Dimanche. Le Lundi, le vent avait
" tourné au sud et dissipé la fumée.
" Etrange chose ! La ville avait été
" épargnée. La fabrique resta fermée
" pour donner aux hommes le temps de
" se reposer, et aujourd'hui, 27 septembre,
" tout est tranquille, et a repris son train
" ordinaire."

Que voulaient dire ces alertes répétés qui jetèrent le trouble dans les populations pendant les trois ou quatre semaines qui précédèrent le grand événement ?

Sans doute elles pouvaient être considérées comme des effets naturellement amenés par la sécheresse, par les feux allumés de la main des hommes et par le vent qui venait de temps en temps souffler ces feux et les étendre, ainsi que je viens de le montrer, mais qui oserait dire qu'elles n'étaient pas voulues par Celui qui est le maître des causes et de leurs conséquences ? Ne se sert-il pas le plus souvent de causes naturelles pour exécuter ses volontés et produire des effets surprenants ? Il serait difficile à quiconque qui aurait assisté comme moi au spectacle de ces effets surprenants qui suivirent, de

n'y pas voir la main de Dieu, et dès lors, toutes ces alertes qui précédèrent apparaissent comme des avertissements d'une grande catastrophe à laquelle il voulait qu'on se préparât.

Je ne sais si quelques-uns les considérèrent sous ce point de vue, mais plusieurs conçurent des craintes et prirent des précautions en cas d'un incendie général. Ils creusèrent la terre pour y enfouir les objets qu'ils voulaient conserver. La compagnie fit enlever les matières sèches qui pouvaient être un aliment au feu, s'il venait à se ranimer, puis disposa tout autour de la ville une plus grande quantité de tonneaux qu'elle fit aussi remplir d'eau. Précautions sages sans doute, et qui eussent été bonnes dans un cas d'incendie ordinaire, mais dans l'évènement qui survint, tous ces plans des hommes furent déconcertés et nulle de leurs précautions ne devait être trouvée suffisante. Elles servirent néanmoins à montrer plus clairement le *doigt de Dieu* dans le phénomène qui survint bientôt.

Pour moi, je restais indifférent à ces excitations diverses, et laissais les évène-

ments suivre leur cours sans chercher à me prémunir contre eux, et sans m'en préoccuper beaucoup. Disposition bien différente de celle que je devais ressentir plus tard dans la soirée du 8 octobre.

Un mot sur l'une et l'autre de mes paroisses.

Peshtigo.—Peshtigo est située sur la rivière de ce nom, à deux lieues environ de la Baie, avec laquelle elle était reliée par un petit chemin de fer. La compagnie de Peshtigo, avec son esprit d'entreprise, ses ressources pécuniaires et ses nombreux établissements, dont le plus remarquable était une fabrique de cuves et de sceaux qui occupait à elle seule plus de 300 ouvriers, la compagnie dis-je, répandait l'aisance dans tout le pays. Sa population, en y comprenant les fermiers des environs, était à peu près de 2,000 âmes. J'achevais vers cette époque une église qui était généralement regardée comme devant être un ornement de la place.

Ma résidence était près de l'église, à l'ouest de la rivière, qui en était éloignée de 5 ou 6 minutes de marche. Je note cette distance pour mieux faire comprendre ma fuite au milieu du feu.

Marinette.—Outre Peshtigo, j'avais une autre paroisse bien plus importante située sur la Rivière Ménomonie, à son embouchure dans la Baie Verte. Elle s'appelle Marinette, du nom d'une métisse, regardée comme la reine des sauvages qui habitaient en cet endroit. Cette métisse avait reçu à son Baptême le nom de Marie, que, par corruption, on avait changé en celui de Marinette, ou petite Marie. De là le nom de Marinette donné à la place. C'est là que je bâtis aujourd'hui une église en l'honneur de notre Dame de Lourdes.

A l'époque du feu, j'avais à Marinette une église, un superbe presbytère qui venait d'être achevé et où j'étais sur le point de venir résider, puis une maison en construction qui devait me servir pour une école paroissiale.

La population était à peu près le double de celle de Peshtigo.

Curieuse coïncidence.—Avant d'entrer dans aucun détail, je dois encore noter une circonstance qui paraîtra providentielle aux yeux de plusieurs, bien qu'elle fut amenée par des causes naturelles.

A l'époque de la catastrophe, mon

Eglise de Peshtigo en était arrivée au moment d'être plâtrée. L'ouvrage devait commencer le Lundi. La chaux, la poussière de marbre, tout était préparé à la porte de l'Eglise. Les bancs avaient été enlevés, ainsi que l'autel et les ornements du culte. Ne pouvant pas officier ce Dimanche dans l'Eglise, j'avais annoncé qu'il n'y aurait point de messe et j'avais fait prévenir les catholiques de la *rivière aux cèdres* que j'irais passer ce Dimanche au milieu d'eux. C'était une de mes missions, située sur la Baie Verte, 4 ou 5 lieues au nord de Marinette.

Le samedi donc, 7 octobre, pour accomplir ma promesse, je pars de Peshtigo, et me rends sur le dock de Ménomonie pour m'embarquer sur le bateau à vapeur le *Dunlap*. J'attends là des heures entières, sans rien voir venir. C'était la seule fois de l'année que le bateau désappointait les voyageurs. Nous sûmes plus tard que le *Dunlap* passa comme à l'ordinaire, mais garda le large et ne crut pas prudent d'aborder. La température était basse, le ciel obscurci par une épaisse fumée, qu'aucun soufle de vent ne dissipait, ce qui rendait la navigation très

dangereuse, surtout à l'entour des côtes. Vers le soir, quand tout espoir de pouvoir m'embarquer fut perdu, j'attelle de nouveau mon cheval et reprends le chemin de Peshtigo. Après avoir averti le peuple que la messe se dirait dans ma maison le lendemain matin, j'organise, dans une de mes chambres, un autel provisoire, en me servant du Tabernacle même que j'avais ôté de l'Eglise, et après la messe, je refermai le St. Sacrement dans le Tabernacle avec l'intention de dire encore la messe le Lundi matin.

Dans l'après midi, je voulais partir pour Marinette où j'avais l'habitude d'aller chanter vêpres et donner une instruction chaque fois que la grand-messe était à Peshtigo, c'est-à dire tous les 15 jours. Les personnes qui connurent mon projet s'y opposèrent fortement. Il y avait dans beaucoup d'esprits comme une vague frayeur de quelqu'évènement inconnu. J'éprouvais aussi cette crainte vague qui s'imposait à mon esprit malgré moi. C'était plutôt une impression qu'une conviction, car, en considérant que tout était comme à l'ordinaire, j'arrivais, par le raisonnement, à la conclu-

sion que le danger n'était qu'imaginaire, sans toutefois me sentir rasseuré. Et si ce n'eût été la réflexion que les catholiques de Marinette me croyaient à la rivière aux Cèdres et par conséquent ne viendraient pas à vêpres, je serais sans doute parti. Cependant je n'en fis rien et j'eus l'air de céder aux obsessions qui me furent faites de ne pas m'éloigner.

Dieu me voulait au milieu du péril.

Le bateau qui n'aborda pas le samedi, 7, pour m'emporter loin de Peshtigo,obéit sans doute aux éléments qui ne lui permirent pas d'arriver à bord, mais Dieu n'est-il pas le maître des éléments et n'est-ce pas à lui qu'ils obéissent ? Je me trouvais donc à cette place de Peshtigo le Dimanche soir, 8 octobre où, d'après mes calculs, mes projets et mes arrangements je ne devais pas me trouver.

Mon après-midi se passa, je ne sais trop comment : toutefois, dans une complète inactivité. Mes sens étaient en proie à cette inquiétude vague de quelqu'évènements sinistre que je ne savais définir, et d'un autre côté la raison me disait qu'il n'y avait rien à craindre, pas plus que 8 ou 15 jours auparavant, moins encore, à

cause des précautions prises et des gardes nombreux qui veillaient à la sûreté publique. Ces deux sentiments opposés, dont l'un s'imposait malgré moi et sur lequel l'autre, bien qu'il fut le produit du raisonnement, n'avait aucune influence, me jettaient dans une espèce de torpeur morale et paralysaient toute mon énergie.

Au dehors tout servait à entretenir ces deux impressions si différentes. D'un côté, la fumée épaisse et obscurcissant le ciel, une atmosphère étouffante et lourde, une espèce de silence mystérieux dans l'air, présage ordinaire de la tempête, faisaient craindre en cas d'un vent soudain. D'un autre côté, le va-et-vient dans la rue de cent jeunes gens qui ne pensaient qu'à s'amuser, leurs chants, leurs rires et leur indifférence à l'état de l'atmosphère, me faisaient croire qu'il n'y avait que moi qui fut inquiet, et j'avais honte de manifester l'impression de terreur qui me poursuivait.

Pendant cet après-midi, un vieux garçon canadien, très intéressé à tout ce qui touchait à l'Eglise, vint me demander la permission de creuser un puits près de

l'Eglise, pour avoir de l'eau sous la main en cas d'accident, et pour en procurer au plâtrier qui devait venir le lendemain ; comme il n'avait aucun moment pour s'occuper de cet ouvrage pendant la semaine, je le lui permis. Quand il eut terminé son travail, il vint me dire qu'il avait de l'eau en abondance, et ajouta avec un sentiment de grande satisfaction : "Père, ce n'est pas pour bien de l'argent que je donnerais ce puits, maintenant il sera facile de sauver l'Eglise si le feu revient." Comme il était très fatigué, je le fis souper et l'envoyai se coucher. Une heure après il dormait profondément, mais Dieu veillait sur lui et sans doute en récompense de son amour pour l'Eglise, il lui fournit le moyen de sauver sa vie ; tandis que dans cette même maison où il dormait plus de 50 personnes périrent tout éveillées qu'elles fussent.

Ce qu'on fait pour Dieu n'est jamais perdu, souvent même dans ce monde.

Vers les 7 heures du soir, toujours agité et poursuivi par cette appréhension indéfinie, je sors de chez moi pour voir quelles sont les impressions des voisins. Je me

rends chez une bonne vieille veuve, Mme Dress. Nous sortîmes ensemble dans son champ, le vent alors s'élevait par moments comme pour essayer ses forces, puis retombait bientôt. Elle n'était guère plus rassurée que moi, elle pressait ses enfants de prendre quelques précautions, mais ils s'y refusaient et riaient de ses frayeurs. A un moment donné, pendant que nous étions dans le champ, le vent s'était élevé plus fort qu'auparavant, j'aperçus ça et là les vieilles souches des arbres prendre en feu, sans aucun indice d'aucun charbon ou étincelle apporté sur eux, comme si ce vent eût été un soufle embrasé, capable de les enflammer lui-même par son seul contact. Nous éteignîmes ces feux; le vent s'apaisa de nouveau, et la nature reprit son silence morne et mystérieux. Nous entrâmes à la maison. Je m'assieds, puis me relève bientôt. Je n'avais aucune énergie et cependant je ne pouvais rester en place nulle part; je m'en retournai bientôt chez moi comme pour être seul et cacher cette crainte vague qui m'obsédait toujours de plus en plus. En m'en retournant, je levai les yeux du côté de l'ouest d'où le vent était venu toutes les fois qu'il avait soufflé.

J'aperçus par dessus la couche épaisse de fumée qui enveloppait la terre, comme un reflet au firmament, rouge, embrasé et immense, puis au milieu du silence qui régnait autour de moi, il arrivait à mon oreille comme un bruit sourdememt mugissant et lointain qui annonçait que les éléments étaient troublés quelque part. Une résolution soudaine s'empara de mon esprit; rentrer chez moi au plus vite, et me préparer aux évènements quel qu'ils dussent être sans hésiter davantage. D'inactif et d'indécis que j'étais auparavant, je devins tout à coup actif et déterminé. Cette résolution soulagea beaucoup mon esprit accablé auparavant. Je cessai de ressentir cette frayeur vague qui me poursuivait; à partir de ce moment je n'eus plus peur, mais une autre impression s'imposa d'elle-même à mon esprit sans être amenée par aucun raisonnement de ma part; *ne pas trop m'attarder à sauvegarder mes affaires et m'enfuir de bonne heure du côté de la rivière.* C'est la seule pensée qui m'occupa l'esprit désormais, qui fut le mobile de toutes mes actions, et cette pensée n'était accompagnée d'aucun sentiment de frayeur, ni de perplexité. Je me sentais à l'aise.

CHAPITRE II.

PENDANT LA CATASTROPHE.

Il était à peu près huit heures et demie. Je pense d'abord à mon cheval, je cours le prendre dans mon étable et le mets en liberté dans la rue, en pensant que quoiqu'il arrivât, il avait plus de chance de se sauver étant libre qu'attaché dans son écurie. Je me mets ensuite à creuser dans le sable de mon jardin une fosse, environ de six pieds carrés de largeur sur six à sept pieds de profondeur ; bien que le sol fut aisé à remuer je mis longtemps pour la creuser. L'air était pesant, l'atmosphère énervante, et par conséquence les forces me manquaient. J'avais la respiration courte et gênée. La seule chose qui pouvait m'exciter à travailler presque contre la possibilité de remuer mes membres, était la certitude de plus en plus visible d'un grand cataclysme qui approchait et grandissait de moment en moment Cette rougeur au firmament du côté de

l'ouest, grandissait à vue d'œil, s'étendait et s'enflammait deplus en plus; puis à chaque coup de bêche dans le sable de mon jardin j'entendais, au milieu du calme et du silence qui nous écrasaient encore, ce bruit sourd, mugissant et terriblement grandiose qui s'accentuait de minute en minute, et rapprochait de plus en plus de nous le fracas de son tonnerre retentissant. Ce bruit ressemblait comme au bruit confus de plusieurs chars et de plusieurs locomotives s'approchant d'une station de chemin de fer, ou au bruit de mille tonnerres roulant ensemble dans l'espace, avec la différence qu'il ne cessait jamais, mais s'enflait et grossissait sans cesse en se rapprochant.

La vue de ce feu sinistre au firmament, le bruit de ces tonnerres qui s'approchaient toujours en grandissant avec une majesté terrible, me donnaient une force surhumaine.

Pendant que je travaillais ainsi, j'entendais deux autres bruits de voix humaines que le silence et la stupeur générale laissaient facilement et distinctement arriver à mes oreilles, sans toutefois me distraire de mon travail. Je dois les raconter ici

pour montrer la légèreté des uns et la folie des autres.

Légèreté des uns.—Une famille américaine, voisine de chez moi, avait une société réunie chez elle en partie de plaisir pour prendre le thé et s'amuser ensemble. La chambre où les personnes étaient réunies, ouvrait sur mon jardin, ils me voyaient et je pouvais facilement les entendre. Plus d'une fois, j'entendis les rires de quelques-uns des invités et spécialement des jeunes filles. Sans doute on se moquait de la peine que je prenais. Vers les 9 heures, la société se sépara et Madame Tyler, la maîtresse de la maison, vint près de moi. Les actions du prêtre font toujours impression même sur les Protestants.

—Père, me dit Mme. Tyler, pensez-vous qu'il y ait du danger ?

—Je n'en sais rien, lui dis-je, mais j'ai de mauvais pressentiments, et je me sens poussé irrésistiblement à me préparer à quelque chose d'extraordinaire.

—Mais si le feu venait, père, ajouta-t-elle, que faudrait-il faire ?

—Dans ce cas, Madame, sauvez-vous à la rivière.

Je ne lui donnai aucune raison pour en agir ainsi, je n'en avais point moi-même ; mais c'était mon idée fixe.

Peu de temps après, Mme. Tyler prenait le chemin de la rivière, où elle réussit à se sauver elle et toute sa famille. Je sus plus tard que des huit invités qu'elle avait eu cette soirée, tous périrent à l'exception de deux.

La folie des autres.—A une très faible distance de chez moi, de l'autre côté de la rue, se trouvait un cabaret. Cette maison de boisson enivrante avait été remplie d'ivrognes toute la journée. 200 jeunes gens, dit-on, étaient arrivés à Peshtigo, le Dimanche matin, par le bateau à vapeur, pour y travailler au chemin de fer qui était en voie de construction. Ils s'étaient répandus dans la ville où plusieurs avaient retrouvé des camarades ; un grand nombre d'eux avaient pris logement dans le cabaret voisin de chez moi. Peut-être y avaient-ils passé à boire le temps de la messe. Ces jeunes gens, la plupart ivres le soir, n'étaient guère en état de prendre part à la stupeur des honnêtes gens, ni de faire aucune attention à l'étrangeté de l'état de la nature.

Pendant que je travaillais dans mon jardin, plusieurs d'eux étaient sortis du cabaret et se tenaient sur le perron ou dans la cour de la maison. Il était facile de voir qu'ils étaient ivres, rien qu'à les entendre, se battre, se rouler à terre, puis fatiguer l'air à l'envi de cris sauvages, de hurlements et de blasphêmes horribles...

Dès mes premiers pas dans la rue, pour aller à la rivière quand la tourmente éclata, le vent me jeta du côté de ce cabaret...un silence de mort s'opéra soudainement parmi eux, comme si la raison leur eût été rendue, ou comme si la terreur les eut soudainement frappés. Je n'entendis plus un cri. Ils rentrent dans la maison, en ferment les portes, comme pour laisser la mort au dehors, deux minutes plus tard la maison n'était plus.....

Que sont-ils devenus ?—je n'en sais rien.

Reprenons maintenant notre récit.

Après avoir achevé de creuser la fosse dont j'ai parlé, je m'empresse d'y enfouir mes malles, mes caisses remplies d'effets, mes livres, mes ornements d'Eglise, les plus précieux de mes objets qui me tombent sous la main, et je recouvre le tout de sable à peu près à un pied d'épaisseur.

Pendant que j'enfouissais mes malles, ma domestique avait elle-même recueilli dans un panier plusieurs petits objets précieux en argent que j'avais en dépôt, croix, médaillons, chapelets, etc., et ne sachant ce qu'elle faisait, elle sortit, courut jusqu'au 2e magasin, et y déposant son panier sur le seuil de la porte, elle revint chercher sa cage de canaris que la tempête lui enleva bientôt des mains; éperdue et hors d'haleine, elle me criait de laisser le jardin et de partir. Le vent avant-coureur de l'orage souflait de plus en plus fort. La rougeur au firmament s'empourprait de plus en plus ; et le fracas de ces mille tonnerres semblait s'être jeté déjà sur nous, tant il s'était rapproché ; je ne pense plus qu'à sauver mon St. Sacrement. Je ne l'avais pas perdu de vue, mon projet était de l'emporter avec moi. Je cours donc à la chambre où était mon tabernacle, je présente la clef sur la serrure, pour l'ouvrir et en retirer le St. Sacrement : cet objet des objets, le plus précieux de tous, surtout aux yeux d'un prêtre,—mais, sans doute à cause de ma précipitation, la clef au lieu d'entrer dans la serrure, m'échappe et

tombe à terre.....Courir après une chandelle pour la chercher était perdre du temps et je n'en avais point à perdre. J'enlève le tabernacle lui-même avec tout ce qu'il contenait et l'emporte au dehors. Ma voiture se trouvait là, je le dépose dessus avec l'intention de l'emmener en voiture puisque je ne pouvais pas le porter. Je me disais en moi-même, " je rencontrerai quelqu'un en route qui m'aidera à traîner ma voiture." Mon tabernacle chargé, je rentre dans ma maison pour prendre mon calice qui n'avait pas été placé dans le tabernacle. C'est alors quej'aperçus un phénomène qui me frappa beaucoup, des étincelles qui s'enflammaient subitement avec le pétillement de quelque grains de poudre touchés par le feu, voltigeaient de chambre en chambre. Je compris que l'air était saturé d'un certain gaz, et si ce gaz, pensais-je, s'enflamme rien qu'au contact du soufle d'un vent chaud, qu'en sera-t-il quand le feu lui-même en touchera la masse, amoncelée peut-être ?... Le phénomène était menaçant mais je n'avais pas peur, j'étais prêt à partir, et il me semblait que j'étais sauvé. J'avais au dehors de ma porte, dans

une cage attachée au mur, un geai que je gardais depuis longtemps. Tout le monde connait l'instinct des oiseaux à prévoir l'orage. Ce pauvre geai sautait, s'agitait comme un être perdu, il poussait des cris aigus et se jettait contre les barreaux de sa cage comme pour les briser et s'échapper. Je le plaignis de ne pouvoir rien faire pour lui. Mes deux lampes brûlaient sur la table, je leur fis mes adieux : " bientôt, leur dis-je, vous verrez une lumière qui éclipsera la vôtre."

Je regarde comme très providentielle cette disposition d'esprit, voisine de l'enfantillage. Elle maintint mon courage, dans la traverse que j'allais subir, en m'en voilant l'horreur et le danger. Toute autre disposition d'esprit, plus en rapport avec la situation, eût paralysé mes forces et j'eusse été perdu.

J'appelle mon chien qui, refusant de me suivre, va se cacher sous mon lit où il rôtit; je cours à ma clôture pour en ouvrir la barrière et sortir avec ma voiture. Je touchais à peine la première planche, quand le vent de violent qu'il était depuis quelque temps, tombe tout à coup en tourbillon ; ce tourbillon arriva avec la sou-

daineté d'un coup de foudre et m'ouvrit le chemin pour sortir de ma cour ; planches, barrière, clôture, tout est enlevé à la fois et vole dans l'espace. " Le chemin est ouvert, me disais-je en moi-même, partons."

Sauve qui peut.—Nous partîmes en effet mais un peu tard. Impossible de dire le trouble que j'eus soit pour me tenir debout, soit pour respirer, soit pour retenir ma voiture que l'ouragan m'arrachait des mains, soit pour garder mon tabernacle en place. Arriver à la rivière toute seule sans avoir rien à surveiller, était plus qu'une personne pouvait faire, plusieurs n'y réussirent pas et périrent en route. Comment se fait-il que j'aie réussi ? c'est encore aujourd'hui un problême pour moi.

L'air n'était plus de l'air respirable, mais une immonde assemblage de poussière, de sable, de cendres, de charbons, de fumée et de feu. On ne pouvait ni ouvrir les yeux, ni voir son chemin, ni reconnaître personne, quoique la rue fût pleine de monde, de voitures qui se croisaient et quelquefois se heurtaient comme dans un *sauve qui peut.* Les uns se dirigeaient vers la rivière, d'autres luttaient contre

l'ouragan et fuyaient la rivière. On entendait un immense vacarme, ou plutôt, comme mille vacarmes discordants et assourdissants mêlés ensemble. Des piaffements de chevaux, des chutes de cheminées, des craquements d'arbres déracinés, des sifflements stridents de mille vents déchaînés, des petillements de feu qui courait comme la foudre de maison en maison, mais pas un bruit de voix humaine, comme si chacun eût été muet de stupeur. On se heurtait sans se regarder, sans se parler et sans se consulter. Un silence de mort régnait parmi les vivants, la nature muette seule se faisait entendre. En rencontrant les voitures chargées de monde et fuyant dans une direction opposée à la mienne, il ne me vint pas même à la pensée qu'il vaudrait peut être mieux pour moi de les suivre. Probablement il en fut de même de leur côté. Chacun courait fatalement à sa destinée.

Dès mes premiers pas dans la rue. la bourrasque me jette à terre et m'emporte avec la voiture près de l'auberge dont j'ai parlé. Plus loin, je suis renversé sur quelque chose d'immobile à terre ; ce quel-

que chose était une femme et une petite fille, toutes les deux mortes. Je soulevai une tête qui retomba comme un plomb. J prends ma respiration et sans dire un mot, je me relève pour être renversé encore. A une place de cette route à la rivière je rencontre mon cheval que j'avais lâché dans la rue. Me reconnut-il, ou reconnut-il sa voiture, ou se trouva-t-il là par hasard ? je n'en sais rien, mais à un moment où je me relevais de parterre je sentis sa tête appuyée contre mon épaule. Tous ses membres tremblaient. Je balbutie son nom, et lui fais signe de me suivre, mais il ne bougea pas. Il fut trouvé rôti à cette même place.

Arrivé vers la rivière, les maisons qui l'avoisinaient étaient en feu, le vent soufflait ce feu et ses débris sur l'eau. Le lieu n'était pas sûr. Je continue donc ma route sur le pont pour traverser de l'autre bord. Le feu avait déjà pris au pont. Là se voyait un pêle mêle effroyable et impossible à décrire, chacun pensait trouver le salut de l'autre côté de la rivière. Ceux qui demeuraient à l'Est se jettaient à l'ouest, et ceux qui résidaient à l'ouest se jettaient à l'est. En sorte que le

pont était encombré de bétail, de voitures, de femmes, d'enfants et d'hommes qui se croisaient et se poussaient pour trouver une issue. Arrivé parmi cette cohue de l'autre bord, mon intention était de descendre le cours de la rivière, à une portée de fusil au dessous de la Digue, ou je savais que le terrain s'affaissait et que l'eau était peu profonde, mais cela me fut impossible. Le moulin à scie qui se trouvait de ce côté, à l'angle du pont, était en feu ; le grand magasin de la compagnie qui lui faisait vis-à-vis de l'autre côté du chemin, était aussi en feu. Le feu de ces deux édifices, se joignait à travers la rue, et nul ne pouvait traverser cet enfer sans mourir à l'instant ; force me fut donc de remonter la rivière à gauche, au-dessus de la Digue où l'eau atteignait graduellement une grande profondeur. Arrivé à une certaine distance du pont, dont je redoutais l'écroulement, mon premier soin est d'envoyer ma voiture dans l'eau, aussi loin que possible, en laissant mon tabernacle par dessus. C'est tout ce que je pouvais faire pour lui. —Désormais je n'avais plus à penser qu'à ma vie. Le tourbillonnement des vents dans son ascension continuelle avait pour

ainsi dire pompé la fumée, la poussière et les cendres. On y voyait clair. Le bord de la rivière,aussi loin qu'on pouvait regarder, était couvert de personnes debout, immobiles au bord de l'eau. Les uns avaient les yeux ouverts et levés au ciel, la langue tendue. La plupart n'avaient aucune idée et ne savaient que faire, plusieurs pensaient instinctivement qu'il n'y avait rien à faire et se croyaient à la fin du monde, ainsi qu'ils me le dirent plus tard.—Sans rien dire, (les efforts que j'avais fait pour arriver jusque là avec ma voiture, m'avaient mis hors d'haleine, et la violence de la tourmente empêchait toute articulation de la voix,) je pousse dans la rivière ceux qui m'avoisinent. Une personne surprise par l'eau en ressort de suite et lâche un cri à moitié étouffé : " je me mouille"; mais il valait mieux se mouiller que de brûler. Je la reprends et l'entraîne avec moi aussi loin que possible. A l'instant même j'entends sur toute la longueur du rivage un claquement des eaux ; chacun avait suivi mon exemple. Il en était temps ; l'air manquait pour la respiration, l'intensité de la chaleur crois-

sait. Quelques minutes plus tard nul n'aurait pu résister.

Dans l'eau.—Il était à peu près dix heures quand nous entrâmes dans la rivière. Je ne savais ni le temps que nous y resterions, ni ce qui nous arriverait, et cependant, chose étonnante, ma destinée ne me préoccupait nullement depuis le moment que, cédant à l'impulsion qui me pressait intérieurement de me préparer au danger, j'avais résolu d'aller à la rivière, j'étais et demeurais sous cette même impression de légèreté d'esprit qui me permettait de lutter contre les plus grands obstacles et de traverser les dangers les plus émouvants, sans même penser qu'il y allait de ma vie. Une fois dans l'eau jusqu'aux oreilles, je croyais être à l'abri du feu, mais il n'en fut pas ainsi ; il courait sur l'eau comme sur terre, l'air en était rempli, ou plutôt l'air était du feu. Le feu prenait à nos têtes. Il fallait frapper l'eau avec nos mains et la faire ruisseler sans cesse sur nos cheveux et sur la partie de la figure que le besoin de respirer nous empêchait de plonger. C'est ce que je fis continuellement. Des vêtements, des couvertures,

avaient été jetés dans la rivière, sans doute pour les soustraire au feu. On les voyait flotter de tous côtés. Je m'empare de ceux qui se présentent sous ma main pour en couvrir la tête des personnes qui se serraient contre moi et se pendaient à mes épaules. Ces vêtements séchaient vite dans cette chaleur de four et prenaient feu dès qu'on cessait de les arroser.

L'horrible tourbillon qui avait commencé quand je sortais de ma cour, avec son tournoiement continuel de vents opposés, avait, comme je l'ai déjà dit, clarifié l'atmosphère ; la rivière était claire, plus claire que le jour, et en regardant en amon et en aval, toutes ces têtes perçant au-dessus du niveau de l'eau, les unes nues, les autres couvertes, toutes ces mains clapotant dans l'eau, et la jetant à poignée sur leurs têtes, on avait une vue d'un effet impossible à décrire, d'une beauté lugubre et grandiose, et tant était loin de moi la peur et l'anxiété qui auraient dû dominer dans mon esprit, que quelquefois je prenais cet étrange spectacle sous son côté comique et en riais en moi-même.

Lorsque, détournant mes regards de la rivière, je les portais au dehors, à droite, à

gauche, au firmament, je ne voyais que du feu ; tout brûlait, les maisons, les arbres et l'air. Au dessus de ma tête, aussi loin que ma vue pouvait s'étendre dans l'espace, hélas ! trop bien éclairée, je ne voyais que des flammes, d'immenses volumes de flammes, couvrant le ciel et roulant les uns sur les autres en s'agitant avec violence : comme on voit, dans un temps d'orage, une mer de nuage rouler ses vagues, qu'une horrible tempête tourmente dans les airs.

Près de moi, sur le bord de la rivière, s'élevait le magasin de la fabrique, immense bâtiment à trois étages, rempli de cuves de sceaux et autres produits. Quelquefois je pensais que si le vent venait à tourner, nous pourrions être couverts des débris embrasés de ce magasin, mais je m'en préoccupais peu. Au moment où j'entrais dans l'eau, je vis le feu prendre à cet établissement ; il ne mit pas longtemps à le détruire, en moins d'un quart d'heure les grosses poutres étaient a terre et le reste brûlé ou enlevé dans l'espace.

Quelques incidents.—Près de moi se trouvait une femme qui s'appuyait sur un billot pour se tenir à l'eau, une vache survint.

Il y eut une dizaine de ces animaux que l'instinct poussa dans la rivière, et qui, de cette manière, sauvèrent leur vie. Cette vache, en nageant, remua le billot, et la femme s'enfonça dans l'eau. Je la crus perdue; mais bientôt je la vis suspendue d'une main à une des cornes de la vache, et de l'autre s'arrosant la tête avec l'eau de la rivière. J'ignore combien de temps elle fut dans cette position critique, mais j'ai su plus tard que la vache nagea vers le rivage, emportant son fardeau avec elle; et ainsi, ce qui devait perdre cette femme, fut précisément la cause de sa préservation.

Une autre femme, au moment où j'entrais dans la rivière, arrive essoufflée, et terrifiée, elle traînait un enfant à sa main, et croyait en avoir un autre enveloppé dans un tas de linges en désordre, qu'elle avait sans doute ramassés à la hâte et qu'elle serrait dans ses bras. O terreur ! en ouvrant ces linges pour chercher son enfant, elle ne le trouve plus...sans doute, elle l'avait laissé glisser sur le chemin. Rien ne peut peindre la stupéfaction de cette mère. Un cri moitié articulé et moitié étouffé s'échappe de ses entrailles ; " ah ! mon enfant ! ! " puis elle fait des efforts pour per-

cer la foule et se jeter au courant. Le tourbillon du vent était moins fort sur l'eau que sur terre,et permettait de parler. J'assayais en quelques mots de tromper cette mère, en lui disant que son enfant avait été recueilli, puis sauvé, mais elle ne tourna pas même son regard vers moi, il restait, fixé, immobile et tendu du côté de l'autre bord de la rivière. Je la perdis de vue, je sus plus tard qu'elle réussit à se précipiter dans le courant où elle trouva la mort.

Tout alla assez bien pour moi pendant les 3 ou 4 premières heures de ce bain trop prolongé ; grâce, je pense, au mouvement que je me donnais en jetant continuellement de l'eau sur ma tête et sur celle de mes voisins pour en tenir les flammes éloig

Il n'en était pas [illegible] de quelques unes des personnes qui étaient auprès de moi. Je sentais dans l'eau les [illegible] de l'une trembler, ses dents cla[illegible]. La réaction commençait à se produire, et le froid à pénétrer dans les membres. [illegible] craignais qu'un trop long séjour dans l'eau amenât les crampes, et par suite, la mort. J'essayais donc de sonder l'état de la tem-

pérature, en remontant un peu vers le rivage ; mais à peine mes épaules furent-elle hors de l'eau, que j'entends une voix me crier : " Père, le feu sur vous." Le temps n'était pas encore venu de sortir de cette prison d'eau et de feu. Il fallait lutter encore. Une dame qui ne m'avait pas quitté depuis notre entrée dans la rivière et qui, comme tout le monde, était restée muette jusque là, me dit alors : " Père, ne pensez-vous pas que c'est la fin du monde ? " Je ne le crois pas, lui répondis-je, mais si tous les pays sont brûlés comme le nôtre semble l'être, la fin du monde ne tardera pas à venir pour nous." Elle se tut et moi aussi.

Enfin tout finit ici-bas, même le malheur. Le moment approchait où il allait être possible de retourner sur terre. Déjà on pouvait se passer d'arrosage. Je me retirai vers le rivage, et m'assis sur un billot, n'étant de cette manière qu'à moitié dans l'eau. Je commençai alors à trembler de tous mes membres. Un jeune homme s'en apperçut et me jeta une couverture sur les épaules. Je me sentis un peu plus à l'aise, et bientôt après je pus sortir enfin de ce bain forcé qui avait duré à peu près cinq heures et demie.

CHAPITRE III.

APRÈS LA CATASTROPHE.

Prostration.—Je sortis de la rivière vers les trois heures et demie du matin. Dès lors, ma disposition d'esprit fut bien différente, mais surtout celle de mon corps. Et aujourd'hui en me rappelant ces souvenirs, je vois que le moment où j'ai couru le plus grand danger pour ma vie, fut précisément celui où il semble que je devais en être quitte. L'atmosphère, qui avait été brûlante comme celle d'un four, devenait graduellement de plus en plus froide. Après avoir été si longtemps dans l'eau, il ne fallait pas une grande intensité de froid pour que j'en fusse affecté. Je l'étais beaucoup. Mes vêtements étaient imbibés d'eau. Le feu ne manquait pas, et je pouvais sécher ceux de dessus, mais ceux de dessous restaient humides et me glaçaient. L'humidité avait pénétré dans mes os et surtout dans mes poumons. Je tremblais de tous

mes membres à côte des braisiers les plus chauds laissés par les débris des maisons. En un mot, j'éprouvais une prostration complète du corps et de l'esprit. Je pouvais difficilement me remuer. Je pensais que j'allais mourir et n'en avais aucun souci. Je sentais mes poumons serrés comme dans un étau, et ma gorge s'enfler. Je ne pouvais pas parler; et c'est à peine si j'avais la force de faire quoique ce fut pour me ranimer.

Exténué et à moitié privé de vie, je m'étends sur le sable de la grève. Ce sable était encore chaud, sa chaleur me ranime un peu. J'ôte mes souliers et mes bas pour mettre mes pieds plus en contact avec la chaleur du sol, ce qui me soulagea beaucoup.

J'étais à côté de ce grand magasin de la fabrique dont les solives brûlaient à terre. Les cercles des cuves et des sceaux étaient restés entassés au milieu des débris qui brûlaient encore. Il y en avait beaucoup, amoncelés les uns sur les autres. Je les touchai avec mes mains dans l'intention d'y poser mes bas pour les sécher, mais je les trouvai trop brûlants, et je n'osai pas leur confier, ni mes souliers ni mes

bas, car c'était tout ce qu'il me restait. Et cependant, ce qui est encore aujourd'hui un problême pour moi, il y avait un grand nombre d'hommes, couchés sur leur ventre, et étendus immobiles sur ces cercles de fer. Etaient-ils morts? ou, transpercés par l'humidité, cherchaient ils là la chaleur que je demandais au sable? je n'en sais rien; j'étais trop anéanti moi-même pour m'occuper d'eux.

C'est alors aussi que mes yeux commencèrent à me faire souffrir horriblement, et il en était de même, plus ou moins, pour tous ceux qui ne les avaient pas tenus couverts pendant cette longue tempête de feu. Bien que l'eau n'avait pas cessé de ruisseler sur ma figure, la chaleur les avait considérablement atteints, sans que je m'en fusse aperçu d'abord. Cette cruelle cuisson que j'éprouvais dans mes yeux, jointe à cette paralysie de toutes mes forces, me fit rester longtemps couché sur le sable dont la chaleur me ranimait.—Quand je m'en sentis la force, j'ôtai les uns après les autres mes habits mouillés, les fit sécher au braisier du magasin, et les replaçai sur moi secs et chauds, sans que la modestie de per-

sonne en fut offensée. Chacun s'en tirait comme il pouvait, et nul ne faisait attention à ce que faisait son voisin. Cette opération me produisit un grand soulagement, je pouvais respirer plus à l'aise, ma poitrine fut moins serrée. Enfin le jour vint à poindre sur cette scène d'horreur et de destruction que nul ne connaissait encore. On vint m'appeler pour changer de place et me rendre à un autre endroit du rivage où tout le monde était réuni. J'essayai de suivre les autres, mais je ne le pus pas ; l'inflammation de mes yeux avait augmentée, je ne pouvais pas les ouvrir, et j'étais complètement aveugle. Quelqu'un me donna la main et me conduisit à cette place où étaient déjà les autres. C'était une petite vallée au bord de l'eau, abritée de tous les côtés par des collines de sable. C'était justement la place où j'avais l'intention de me réfugier pendant le tourbillon de la nuit précédente. Quelques personnes avaient réussi à s'y retirer et furent comparativement beaucoup moins maltraitées. La tourmente de flammes avait passé trop haut dans les airs pour atteindre cette place ; les arbustes et les herbes

qui y croissaient, n'avaient pas été touchés.

Nous voilà donc tous réunis dans cette vallée comme les débris survivants d'une bataille ; les uns sains et saufs, les autres plus ou moins blessés. Quelques-uns l'étaient beaucoup, et surtout une bonne vieille femme qui, n'ayant pas eu assez de force pour entrer dans la rivière, s'était tenue couchée sur le bord, une partie de son corps dans l'eau et l'autre hors de l'eau, et par conséquent exposée au feu. Elle était là étendue sur l'herbe, horriblement brûlée ; elle souffrait d'atroces douleurs à en juger par ses cris. Comme elle allait mourir et qu'elle me demandait, on me conduisit auprès d'elle. Mais je fus un pauvre consolateur. Je ne pouvais ouvrir les yeux pour la voir, je ne pouvais presque pas parler et me sentais trop abattu moi même pour lui donner du courage. Elle mourut quelque temps après.

Ceux d'entre nous qui en avaient la force, se répandaient autour pour s'informer de leurs parents qu'ils n'avaient pas encore revus, et revenaient en nous apportant d'affreuses nouvelles sur les ruines de la place et les personnes brûlées qu'ils pré-

tendaient avoir vues. L'un de ces explorateurs vint me trouver. Il me dit qu'il avait traversé de l'autre bord de la rivière, que toutes les maisons étaient brûlées, ainsi que l'église, et qu'il avait vu plusieurs personnes mortes le long des chemins et tellement défigurées par le feu qu'il n'avait pas pu les reconnaître. " Hé bien ! lui dis je, s'il en est ainsi, nous irons tous à Marinette, j'ai là une grande église, une belle maison qui vient justement d'être finie, et une école, je puis loger beaucoup de monde."

Vers les 8 heures, on étendit à la place où nous étions une grande tente en toile, que la compagnie avait fait venir d'en dehors, pour abriter les infirmes, les enfants et les Dames. Elle était à peine tendue que quelqu'un vint m'engager à m'y retirer. J'y allai de suite, je m'étends dans un coin, je me fais aussi petit que possible pour laisser de la place aux autres. Mais l'employé de la compagnie, qui avait reçu la charge d'organiser cette tente, n'avait pas eu les yeux brûlés pendant la nuit; il m'aperçut bien vite. C'était un de ces hommes durs et grossiers qui semblent n'avoir jamais vécu qu'avec

les loups. Cependant il avait une tendre compassion pour les dames, et il ne voulait personne autre que des dames sous sa tente. A peine étais-je étendu dans le coin où je m'étais blotti qu'il se met à vomir un torrent d'injures et de blasphêmes contre moi en m'ordonnant de sortir. Je ne répondis pas un mot, je fis un demi-tour sur mon côté et me trouvai au dehors de sa tente. Une des dames présentes répondit pour moi à ce jureur brutal, et chercha vainement, je pense, à lui apprendre la politesse. Je n'ai jamais su le nom de cet homme, et j'en suis bien aise.

Déjeûner sur l'herbe.—Les 9 et 10 heures arrivèrent. Après les épreuves d'une telle nuit, bien des estomacs soupiraient pour un peu de thé ou de café chaud. Mais comment se procurer un pareil luxe au milieu de ce désert en ruine? Quelques jeunes gens parcoururent les alentours de la place et rapportèrent plusieurs choux d'un champ voisin. On ôta les premières feuilles qui étaient brûlées, la partie saine fut coupée en tranches minces et distribuée à ceux qui se sentaient capables d'en manger. Un morceau de chou

cru et froid, n'était guère restorant pour des êtres exténués comme nous l'étions, mais que faire puisqu'il n'y avait rien de mieux.

Enfin, les gens de Marinette apprirent notre sort et nous envoyèrent vers une heure, des voitures chargées de pain, de café et de thé. Ces voitures devaient en même temps remmener tous ceux qu'elles pourraient charger. J'avais hâte d'avoir des nouvelles de Marinette. Je m'adressai à l'un de ceux qu'on avait envoyé à notre secours. " Y a-t-il eu du feu aussi à Marinette ?"—"Oh ! nous avons eu bien peur, mais Dieu merci, personne n'a péri ; nous n'avons perdu que des maisons."—"Des maisons ?"—"Oui, père, presque toutes les maisons et moulins à partir de votre église jusqu'à la Baie."— " Et mon église ? "—" Elle est brûlée."— " Et mon joli presbytère ? "—" Il est brûlé."—" Et mon école ?"—"Brûlée aussi." Est-ce possible ! moi qui avais promis aux pauvres malheureux de Peshtigo de les emmener à Marinette ! " Ainsi tout m'avait été enlevé dans la même heure. Mes deux Eglises, mes deux presbytères, mon école...tout ce que possédaient mes églises

et tout ce que je possédais en propre.—

Repos.—Entre une et deux heures je partis sur une des voitures de Marinette. Les bons soins, dont je fus l'objet de la part de mes paroissiens, me remirent sur pied assez vite. Dès le mardi soir, je pus visiter quelques personnes plus ou moins brûlées et les préparer à la mort du mieux qu'il me fut possible, dans le dénûment où j'étais de tout ce qui est nécessaire dans ces cas. Comme je me sentais assez fort, je voulus retourner à Peshtigo, dans la nuit du mardi au mercredi. Le soir je fis donc mes préparatifs : Les vêtements que je portais avaient été considérablement endommagés dans la rivière et j'aurais voulu renouveler ma toilette, mais je n'y réussis pas. Les magasins, craignant le sort de Peshtigo, avaient emballé et enterré tout ce qu'ils avaient de bon. Je ne pus trouver qu'un pentalon grossier d'une couleur jaunâtre que les manœuvres portent pour travailler dans les moulins à scie. Je le pris, faute de mieux et m'embarquai à 10 heures du soir sur un bateau à vapeur qui devait cette nuit là même partir pour Green Bay en s'arrêtant au port de Peshtigo. La nuit fut très

tempêteuse, et ce ne fut que vers le point du jour, que le bâtiment osa démarrer. Nous arrivâmes par une très grosse mer, au hâvre de Peshtigo, vers les 9 ou 10 heures du matin. Je ne m'y arrêtai que quelques heures pendant lesquelles je visitais, là aussi, plusieurs personnes malades, débris plus ou moins détruits par le feu.

Retour à Peshtigo.—A 1 heure de l'après midi un wagon devait emmener les hommes qui, depuis le feu, s'en allaient chaque jour, matin et soir, chercher et enterrer les morts de la ville de Peshtigo. Je pris place avec eux. Les locomotive de la Compagnie, ayant été brûlées, des chevaux les remplaçaient. Nous avançâmes ainsi jusqu'à la rencontre du passage du feu. Nous fîmes le reste du chemin à pied, espace d'environ une demie lieue. Ce qui me permit de contempler de loin et de près les ravages et les ruines de la tempête.—Hélas! quoique prévenu, par tout ce que j'avais entendu dire, je n'étais pas préparé à voir l'horrible spectacle, qui se présenta devant mes yeux.

Vue du Champ de Bataille.—Il est triste d'avoir à parler, de ce que personne ne

peut exprimer et aucune expression dépeindre.

C'était le mercredi après midi, 11 octobre, que je revoyais la place où avait été Peshtigo. Je ne retrouvais plus rien de ce qui, 3 jours auparavant, avait existé, ni les arbres, ni les clôtures, ni les maisons. Tout avait été consumé. Quelques débris charbonnés restaient debout, pour montrer la furie de la dévastation qui avait passé en cet endroit. De quelque côté qu'on allât, on marchait sur des cendres. Les rails du chemin de fer avaient été courbés et tordus, les bois qui leur servaient d'appui, n'existaient plus. Les souches des arbres avaient été réduites, le cœur qui restait debout était comme pétrifié. Tout autour de ces souches, je remarquai une multitude de trous qui descendaient dans la terre. C'était la place des racines. Je plongeai ma canne dans ces trous profonds,en me demandant ce que c'était que ce feu qui, non content de dévorer ce qui était à la surface, avait porté ses ravages jusqu'au sein de la terre. Puis, à mes yeux étonnés rien ne montrait où avait été la ville, si ce n'est les chaudières des deux locomo-

tives, les roues des wagons et les travaux en briques ou en pierre de la fabrique. C'est tout ce qui restait debout. Le reste n'était plus qu'un désert, mais un désert qui pleurait et faisait pleurer, comme un champ de bataille après une mêlée meurtrière. Ça et là des cadavres carbonisés, de bœufs, de vaches, de chevaux, de porcs. Ceux des hommes, femmes et enfants avaient déjà été relevés et enterrés—on pouvait les compter en comptant les petits monticules de terre fraîchement remuée. —Retrouver les rues était un problême difficile, j'eus grande peine à me diriger au milieu de cette désolation et de retrouver la place où avait été ma maison. Arrivé là, je cherche l'endroit où j'avais enfoui mes malles ; j'aperçois à terre, sur le sable, la bêche qui m'avait servi à creuser, et que j'avais jetée à quelque distance ; la moitié du manche était brûlée, le reste était resté intacte ; je me servis de cette ruine pour découvrir mes effets. Au premier soulèvement du sable, une odeur suffocante, comme celle du souffre, s'exhale au dehors. Mon linge au premier abord me sembla conservé. Le seul endroit où étaient les plis se trouvait

noirci, le reste n'avait pas changé de couleur, mais au toucher, il s'en allait en pièce, il n'avait plus de consistance; comme si la chaleur l'eut consumé à l'*étouffé* ou si quelque courant électrique l'eut traversé.—Plusieurs en effet remarquèrent un tremblement de terre au moment où tout tremblait à la surface sous la fureur du tourbillon — Là encore tout était perdu.

Quelques briques calcinées, des verres fondus, des croix, des crucifix plus ou moins détruits, indiquaient seuls la place où avait été ma maison, et la carcasse carbonisée de mon chien, celle où avait été ma chambre. Je descends ensuite ce chemin qui allait de ma maison à la rivière, et que j'avais suivi la nuit de la tourmente. Là, les carcasses d'animaux étaient plus nombreuses que partout ailleurs, surtout aux approches du pont. Je revis mon pauvre cheval à la même place où je l'avais rencontré, mais tellement défiguré que ce ne fut qu'avec grande peine que je pus m'assurer que c'était bien lui. Son corps était enflé sous l'effet de la chaleur ; son flanc éclaté laissait sortir une partie de ses entrailles qui étaient rôties

Ceux qui possèdent un cheval dont les services leur sont agréables, ne s'étonneront pas de ce que je parle deux fois du mien. Il y a, entre le maître et son cheval, une sympathie comme celle qui existe entre deux amis, et qui survit même à la mort.

En parcourant ces ruines, je fis bientôt la rencontre de quelques êtres vivants dont quelques-uns s'approchèrent et entrèrent en conversation avec moi. Là, c'était un père qui cherchait un ou deux de ses enfants, et qui n'avait encore rien découvert. " Si au moins je pouvais retrouver leurs os, me dit l'un d'eux, mais le vent aura enlevé ce que le feu n'aura pas dévoré." Ici, des enfants cherchaient leur père,... des frères cherchaient leurs frères,... des époux cherchaient leurs épouses... Mais je ne vis pas de femmes. Il n'y en avait plus sur cette scène d'horreur qu'elles n'auraient pas pu contempler.

Et tous ces hommes, ces chercheurs de morts, avaient plus ou moins souffert eux-mêmes dans cette bataille contre le vent et le feu. Les uns avaient une main brûlée, d'autres le bras ou le côté; tous étaient

à moitié couverts de morceaux d'habits noircis et déchirés. Apparaissant eux mêmes par leur tristesse et leur accoutrement, comme une ruine au milieu de toutes ces ruines..... Ils me montrèrent les places où ils avaient retrouvé des tels et des tels. " Là une mère trouvée couchée sur la figure avec son enfant cachée dans son sein, qu'elle avait vainement essayé de soustraire au feu—ici toute une famille, père, mère et enfants, tous calcinés et raccourcis par la chaleur. " Dans les ruines de la pension de la compagnie, il y avait près de 70 personnes tellement détruites qu'on ne pouvait reconnaître ni sexe, ni âge. Là-bas, dans ce puits, nous avons retiré 16 cadavres. Un des ouvriers de notre église avait son couteau à la main,son cou était coupé,2 de ses enfants avaient aussi le cou coupé ; mais non sa femme, morte et rôtie près d'eux." Cet homme s'appelait Towsley. Il avait en effet travaillé à mon église de Peshtigo pendant toute la saison d'été ; sans doute en voyant sa femme tomber à ses côtés, et toute impossibilité d'échapper au feu, sa raison se troubla, et, pour éviter les horreurs d'une mort par le feu, il

prit son couteau et trancha la tête à ses enfants, puis à lui-même. Cette horrible folie du suicide se répéta dans plusieurs autres endroits, et fut produite par les mêmes causes.

Ces récits, joignant leur horreur à ce que je voyais d'affreux sous mes yeux, me glacèrent l'âme de terreur !.....

Manque de cordes pour pendre un Coquin. —Hélas ! faut-il avoir à noter un incident qui n'aurait jamais dû se produire au milieu d'une pareille scène ? Pendant que j'étais sous les impressions pénibles dont je viens de parler, mon attention fut appelée d'un autre côté par un bruit de voix humaines, qui annonçait quelqu'évènement nouveau. Voici ce qui arrivait. Au milieu de la consternation générale, il se rencontra un homme assez vile pour oser insulter la mort et les grandes douleurs qu'elle inspirait à tous. Cet homme, pour satisfaire sa cupidité, profanait les cadavres, en les dépouillant des objets que le feu avait épargnés. On venait de le prendre en flagrant délit. On forme une espèce de jury, son châtiment est mis aux voix, et à l'unanimité on le condamne à être pendu sur place. Mais

comment faire ? où trouver une corde ? le feu n'avait rien laissé. Quelqu'un imagine de remplacer la corde par une chaîne en fer dont on se servait pour traîner les billots. La chaîne est apportée et mise à son cou ; mais l'opération traîne en longueur à cause de sa difficulté. Le coupable demande grâce. La pitié, que ce champ désolé inspirait à tous, descend dans l'âme des juges, qui le laissèrent aller en liberté, après lui avoir fait demander pardon à genoux de ses sacrilèges profanations. Peut-être ne se proposaient-ils que de l'effrayer.

Dès que je connus ce dont il s'agissait, je me retirai à l'écart, loin du bruit et de l'agitation. J'avais besoin d'être seul. Je me dirige donc un peu en dehors de la ville sur ce chemin d'Oconto où j'avais vu tant de voitures se précipiter, en tournant le dos à la rivière, au moment où je m'y dirigeais moi-même, en traînant mon tabernacle. Je n'allai pas bien loin pour en voir plus que je n'aurais voulu. Tout avait péri de ce côté, et péri en tas, car les voitures étaient chargées de monde qui, fuyant la mort, la rencontrèrent vite et horrible. On ne retrouvait dans les

places où le feu les avait saisies, que les cercles des roues, le reste n'était qu'un amas de chairs brûlées, d'ossements calcinés. On avait de la peine à distinguer les restes des chevaux d'avec les restes humains. Les ouvriers de la compagnie étaient occupés à démêler ces restes qu'ils enterraient sur le bord du chemin en attendant que leurs parents, s'il leur en restait, pussent les reconnaître et leur donner une sépulture plus convenable.

Je les laissai continuer leur triste besogne, et revins vers la place où avait été mon Eglise. Là tout était cendre aussi, excepté ma cloche. Chose étonnante! ma cloche avait été jetée à 50 pieds au large, une partie était restée intacte et l'autre moitié avait été fondue et s'étendait sur le sable en feuilles argentées. Le son de cette cloche avait été le dernier son entendu au milieu de la bourrasque. Ce son lugubre résonne encore à mon oreille et me rappelle l'horreur qu'il présageait. Mon cimetière touchait à l'Eglise; j'attendais un enterrement qui vint bientôt. C'était un jeune homme, mort la veille, des suites d'atroces brûlures qu'il avait eues. Quelle

pauvre cérémonie ! Jamais prêtre plus destitué de tout ce qui sert en pareille occasion, n'a procédé aux cérémonies d'enterrement. Ni Eglise pour aller prier, pas même une maison, ni surplis, ni étole, ni rituel. Rien que la prière et la bénédiction du cœur ! J'avais trouvé cette destitution plus triste encore auparavant, dans les trois ou quatre circonstances où les mourants me demandaient l'onction dernière, que je ne pouvais pas leur donner.

Je quittai le cimetière le cœur bien gros, et me dirigeai vers la rivière pour traverser de l'autre bord, et chercher mon tabernacle dont je ne savais rien encore. Une grande consolation m'attendait. Jamais il n'en vint de plus à propos.

Mon Tabernacle.—Je traversai la rivière sur les débris des solives du pont qu'on avait rejointées, de manière à offrir un passage à ceux qui osaient s'y aventurer. Le passage était très périlleux. A peine étais-je de l'autre côté qu'un de mes paroissiens, accourant à ma rencontre, me dit avec enthousiasme : " Père, vous savez ce qui est arrivé à votre taberna-

cle ! "—" Je ne sais rien du tout, que lui est-il arrivé ? "—Venez voir, père, oh ! c'est un grand miracle ! " Je me rendis donc à la place de la rivière où j'avais lâché ma voiture, chargée de mon tabernacle, en la poussant aussi loin que possible dans la profondeur des eaux. Cette voiture avait été soulevée par la tourmente et renversée sur son côté; le tabernacle, enlevé par le vent avait été jeté sur les billots qui couvraient une partie des eaux. Tout avait été plus ou moins touché par le feu, charboné et noirci, billots, caisses, malles, tout ce qui surnageait sur l'eau mon tabernacle se dressait là, au milieu de ces noirceurs plus ou moins enfumées, dans tout l'éclat de la blancheur de sa peinture, tel qu'il était auparavant. Je le laissai là, dans cette place où la bourrasque l'avait jeté, pendant deux jours, pour laisser à chacun le temps de l'observer. Il le fut beaucoup, mais pas autant qu'il l'aurait été à une autre époque. Chacun de ceux qui restaient sur cette scène d'horreur, avait trop à penser pour lui-même, et avait l'esprit trop troublé par les pertes de ceux qu'il pleurait. Les catholiques généralement regardèrent

ce fait comme un miracle. Le bruit s'en répandit vite et créa une grande sensation.

Hélas ! tout s'efface chez l'homme, surtout les bonnes impressions qu'amènent ou l'épreuve ou les bénédictions divines. Le temps et les préoccupations de cette vie en éteignent jusqu'au souvenir. Combien il y en a-t-il aujourd'hui parmi les rares survivants de Peshtigo qui voient encore Dieu et dans le châtiment qu'ils ont éprouvé et dans la préservation de mon tabernacle qni les a tant frappés cependant ?

Quand j'eus fini l'ouvrage qui me retint 3 jours sur ces tristes bords, je retirai mon tabernacle du milieu de la rivière et l'envoyai à Marinette, où je devais bientôt aller célébrer la messe. Quand ce moment fut venu, je forçai la porte et l'ouvrit. Chose aussi étonnante que sa conservation pendant le feu ! Je retrouvai l'hostie consacrée intacte dans l'ostensoir, les secousses violentes qu'il avait essuyées n'avaient pas même fait ouvrir le St. Ciboire ; l'eau n'avait pas pénétré à l'intérieur, et le feu avait respecté le dedans comme le dehors ; jusqu'à l'étoffe

légère de soie qui en garnisait les côtés intérieurs, tout fut trouvé en parfait état de conservation.

Ce tabernacle, cet ostensoir et ce saint ciboire, qui n'ont aucune valeur intrinsèque, ont un prix inestimable à mes yeux. Je les tiens pour des reliques précieuses et jamais je ne les regarde ou les touche sans me sentir pénétré d'un sentiment de vénération et d'amour que je n'éprouve jamais, en touchant d'autres objets de la même nature sous une forme plus belle et plus riche. Dans ma petite chapelle de Marinette, qui remplace mon Eglise brûlée, depuis deux ans, c'est le même tabernacle, qui est sur mon autel, renfermant encore ce St. Ciboire, et cet ostensoir sauvés du feu. Je m'en sers tous les jours avec orgueuil et les regarde comme des trophées donnés par Dieu et arrachés à l'ennemi.

Revenons sur la rivière de Peshtigo que j'ai quittée pour parler de mon tabernacle. Je n'ai plus à m'en occuper que pour un peu de temps. Avant de retirer mon tabernacle de dessus les billots je restai là 3 jours et deux nuits, oocupé tantôt à aider à la recherche des morts,

tantôt à pêcher dans la rivière plusieurs objets que j'avais jetés à brassée dans ma voiture au moment de quitter ma maison et qui avaient été renversés avec elle dans la rivière. Le plus précieux de tous était mon calice que je fus assez heureux de retrouver ainsi que la patene. Je fus beaucoup aidé en cela par la baisse du niveau de l'eau ; on avait ouvert la Digue et lâché les eaux qu'elle retient à une profondeur de 15 à 20 pieds. Cette opération fut nécessaire pour retrouver les cadavres des personnes qui, prises par des crampes ou entraînées par le courant, s'étaient noyées pendant la nuit de l'ouragan.

Pendant ces trois jours, nous n'eûmes pour habitation que cette tente en toile dont le bénéfice m'avait été refusé le lundi précédent. Elle nous servait d'abri pendant nos repas que nous prenions debout et sur le bout du doigt, et la nuit, elle nous abritait pendant notre sommeil ; je parle de ceux qui, habitués à dormir partout, étaient capables de trouver le repos en cet endroit ; pour moi, je ne le pouvais pas. Nos lits étaient très économiques. Le sable du rivage nous

servait de matelas et une couverture nous abritait du froid.

Ce fut pendant une de ces journées que j'eus connaissance du sort de Chicago. Un docteur venu de *fond du lac*, pour soigner les brûlés, avait apporté la gazette avec lui, et nous lut les terribles ravages des feux survenus, chose étrange, la même nuit, presque à la même heure, non seulement à Peshtigo mais dans plusieurs localités différentes et surtout à Chicago. Cet incendie de Chicago, proclamé par les milles voix des journaux et des télégraphes, fut vite porté au loin où il créa un grande émoi de compassion en faveur de la ville infortunée. Ce qui détourna beaucoup l'attention du monde des ravages bien autrement grandioses et destructeurs dont nous étions les victimes.

Le vendredi 13, dans l'après midi, j'avais à peu près fini mon ouvrage sur cette triste rivière de Peshtigo. La plupart des victimes retrouvées avaient été enterrées et tous les infirmes emmenés dans différentes directions. Epuisé de fatigue et de privations, je ne pouvais guère tenir plus longtemps en cet état de dénûment et de manque de repos ; une voiture, qui était

venu apporter des secours, allait repartir pour Ocouto ; j'en profitai pour me rendre dans cette ville où j'avais des amis qui m'attendaient avec impatience. Je restai 2 jours à me reposer chez l'excellent père Vermare, curé de l'Eglise française. Le Lundi suivant, je partis pour Green Bay afin de rendre visite à mon évêque Mgr. Melcher, hélas ! mort aujourd'hui où j'écris ces lignes.

Les bruits les plus contradictoires avaient circulé à mon sujet, comme il arrive en pareil cas. Les uns m'avaient dit brûlé dans mon église où je m'étais rendu pour prier au moment de la tempête. D'autres m'avaient fait brûler dans ma maison, et d'autres enfin m'avaient fait noyer dans la rivière. Naturellement excité par tous ces rapports que ma présence lui rappelait, Monseigneur, en me voyant, s'écrie avec sa vivacité ordinaire. " Oh ! vous voilà donc enfin, j'ai été bien inquiet sur votre compte ! Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? " " Monseigneur, je ne le pouvais pas, lui répondis-je, je n'avais ni papier, ni plume, ni encre, rien que l'eau de la rivière." Puis, il m'offrit généreusement ce qui pouvait

m'être nécessaire, à prendre soit dans sa bibliothèque soit dans son garde-robe. Ce que je refusai en lui disant qu'il me restait encore assez de paroissiens sur la rivière de Ménomonie et que c'était à eux à me secourir et non pas à lui. Ensuite il me nomma à une autre paroisse en me disant que j'avais bien assez souffert pour mériter le repos et qu'en restant avec ma population, à moitié détruite, il me faudrait trop souffrir encore. Mais considérant le malheur de mon peuple laissé sans prêtre à un moment où il leur était si nécessaire et le besoin qu'il avait de garder celui qui, habitué à les aimer, partagerait plus volontiers leur pauvreté, j'obtins la permission de rester.

Cependant, les souffrances que j'avais endurées commençaient à montrer le ravage qu'elles avaient produit dans ma constitution, cela à un tel point que Monseigneur dit à l'abbé Crud, curé de Green Bay, qui m'avait invité à prêcher pour la Toussaint, qu'il ne fallait pas compter sur moi, que le feu avait désorganisé mon cerveau. Je ne sais s'il en était ainsi, seulement je sais très bien que j'étais terriblement faible, mais, espérant me

remettre après quelques mois de repos, je résolus de voyager pour remettre ma santé et de profiter de mon voyage dans l'intérêt de mes paroisses détruites. Mon intention était d'aller jusqu'en Louisiane et de revenir par l'Est, mais je dus bientôt m'apercevoir que mes forces trahissaient mon courage. Arrivé à St. Louis, je fus attaqué par une fièvre quotidienne qui me mettait à terre chaque jour pendant trois ou quatre heures, et qui ne contribuait pas peu à m'enlever mes forces. Je n'allai donc pas plus loin. Le bon peuple de St. Louis me montra une grande sympathie. Je me suis fait dans cette ville des amis que je n'oublierai plus, et qu'il me sera toujours agréable de revoir. Je ne mentionnerai pas ici leur nom, mais il est écrit dans mon cœur en lettres ineffaçables. Je ne puis rien par moi-même pour leur montrer ma reconnaissance, mais je dirai leur nom à la très bonne et très puissante Notre Dame de Lourdes, dans son église de Marinette. Elle saura suppléer à mon incapacité.

Je viens de mentionner les habitants de St. Louis comme ayant droit à ma reconnaissance, je serais injuste de passer

sous silence ceux de mes paroissiens et de mes amis du Wisconsin, qui spontanément m'offrirent les premiers secours que réclamait ma détresse. Je ne les oublie pas non plus. Il m'est doux de me rappeler ces élans du cœur, comme celui d'un de mes amis d'Oconto qui, voulant me faire accepter des habits plus décents que ceux que je rapportais du feu, et que je refusais de prendre, "je le veux, dit-il, car je sais que si j'étais à votre place vous voudriez me rendre le même service."

Quelques détails en dehors de mon récit.— Il me semble bon de noter ici quelques uns des phénomènes extraordinaires et des caractère particuliers de ce feu étrange, quoique je n'aie pas vu moi-même de mes yeux plusieurs de ces faits. J'étais trop au centre du ravage pour voir ce qui se passait au loin. Ce n'est pas celui qui est au milieu de la bataille qui en voit le mieux l'ensemble et les détails, c'est celui qui le contemple de quelque point qui domine sur la plaine.

Force de la bourrasque.—Des forêts d'arbres énormes d'Erables, fortement et profondément cramponnés au sol, furent déracinées, brisées et tordues, comme on tord

une baguette de noisetier. Un arbre laissé debout ça et là est une exception. On les voyait entassés et couchés les uns sur les autres en tous sens ; leurs branches réduites en cendres, et leur tronc charbonné et noirci. Quelques uns assurent avoir vu de grosses maisons en bois soulevées de leur place par deux courants contraires et enlevées comme une paille dans les airs où se trouvait le courant de feu, et alors seulement s'embrâser et être mises en pièces et en cendre en un instant.

Cependant la vitesse du tourbillon qui était vent et feu à la fois, n'était nullement proportionnée à sa force terrible. On peut s'assurer par le temps où la tourmente commença au sud-ouest, comparé au temps où elle finit au nord-est, que la vitesse n'excédait pas deux lieues à l'heure. Le tourbillon se mouvait en cercle, s'avançant lentement comme pour avertir de son passage prochain.

Intensité de la chaleur.—Plusieurs effets étranges démontrent que l'intensité de la chaleur produite par le feu fut extrême et inouïe par place. J'ai déjà mentionné les racines des souches poursuivies par le

feu et consumées jusqu'à leur extrémité dans les profondeurs de la terre. J'ai plongé ma canne dans ces excavations et me suis assuré qne nulle profondeur n'avait arrêté la combustion.

Des tonneaux de clous ont été trouvés fondus quoique placés en dehors de tout foyer de flammes.

D'immenses quantités de poissons de toute grosseur moururent ; ils couvraient la rivière et flottaient au courant le matin qui suivit l'orage. Quelle fut la cause de leur mort ? l'intensité de la chaleur, ou le manque de la quantité d'air nécessaire à leur respiration, cet air étant violemment pompé par le courant qui se précipitait vers le foyer incondescent se mouvant dans l'espace ? Ou bien, périrent-ils par l'effet de quelque gaz empoisonné.

Gaz.—On peut difficilement douter que l'air fut un moment saturé d'un gaz inflammable et destructeur de la vie humaine. J'ai mentionné ces bulles d'air voltigeant dans mes chambres au moment où j'ai quitté ma maison. En allant à la rivière j'ai rencontré des couches d'air, des places, où je ne pouvais pas respirer et je devais me coucher à terre pour

prendre mon soufle, quand le torrent du vent ne m'y jetait pas malgré moi. Pendant que j'étais dans la rivière en levant les yeux en haut, j'apercevais, ainsi que je l'ai dit, comme une mer de feu s'agiter violemment et rouler d'immenses vagues de flammes les unes sur les autres ; ceci se passait à une hauteur prodigieuse dans le ciel, et par conséquent loin de toute matière combustible. Comment expliquer ce phénomène sans admettre que d'énormes couches d'un gaz quelconque étaient amoncelées dans l'air ?

Chose étrange ! Beaucoup de cadavres n'avaient aucune marque de brûlure sur leur corps et cependant dans leur poche trouvée intacte, leur montre, des sous de cuivre, ou autres objets en métal, étaient fondus. Comment y eut-il alors des vies humaines qui échappèrent par ci par là dans les fermes et dans les bois ? Il est difficile de répondre à cette question. La tempête n'eut pas partout une rage égale. Ce ne fut pour les survivants qu'une affaire de chance, nul ne peut se vanter d'avoir eu plus de présence d'esprit qu'un autre. Généralement ceux qui se trouvaient dans quelque partie basse du ter-

rain, surtout s'ils trouvaient à leur disposition quelque excavation, ou comme les sauvages, quelque terre fraîchement labourée pour s'en couvrir, purent sauver leur vie. Le plus souvent le torrent du feu passait à une certaine hauteur et ne touchait la terre que dans ses parties élevées. Aussi nul ne pouvait se tenir debout sans être presque instantanément frappé de mort.

Chose plus étrange encore.—Certaines personnes, au moment où le tourbillon fondit tout à coup, effrayées et surprises, sortirent dehors pour voir ce qui arrivait et consulter les éléments ; plusieurs assurent avoir été témoins d'un phénomène qui tient du merveilleux. Ils virent un grand objet noir, semblable à un ballon ; cet objet tourbillonnait avec grande violence dans l'air, au sommet des arbres et s'avançait menaçant vers la maison qu'il semblait choisir à son gré. A peine touchait-il la maison que ce ballon éclatait avec grand bruit, comme une bombe remplie de poudre et, à l'instant même, des ruisseaux de feu jaillissaient dans toutes les directions. Avec la rapidité de l'éclair, la maison choisie était envelop-

pée de flammes au dedans et au dehors de telle sorte que les personnes qui étaient à l'intérieur, le plus souvent n'avaient pas le temps de s'enfuir.

Ravages.—Il est assez difficile de mesurer l'étendue du terrain détruit par le fléau, à cause de l'irrégularité de sa marche. Cependant, on peut dire sans exagération que le pays ravagé du sud-ouest au nord-est de Peshtigo ne s'étend pas loin de quinze à vingt lieues en longueur sur cinq ou six en largeur.

Le nombre des morts de Peshtigo, y compris les fermiers des environs, n'a pas été moindre que 1,000, c'est-à-dire à peu près la moitié de sa population. On en a compté au delà de 800 disparus parmi les personnes connues ; mais que d'étrangers, dont quelques uns étaient arrivés le matin même, qui n'avaient pas encore été enrégistrés nulle part, et dont le nombre restera à jamais inconnu.

Et parmi ceux qui échappèrent à cet enfer de feu, beaucoup sont morts depuis, des suites de l'épreuve, et beaucoup d'autres en meurent encore chaque jour ! Un médecin de Green Bay a prédit qu'avant 10 ans, tous ces pauvres échappés, seront

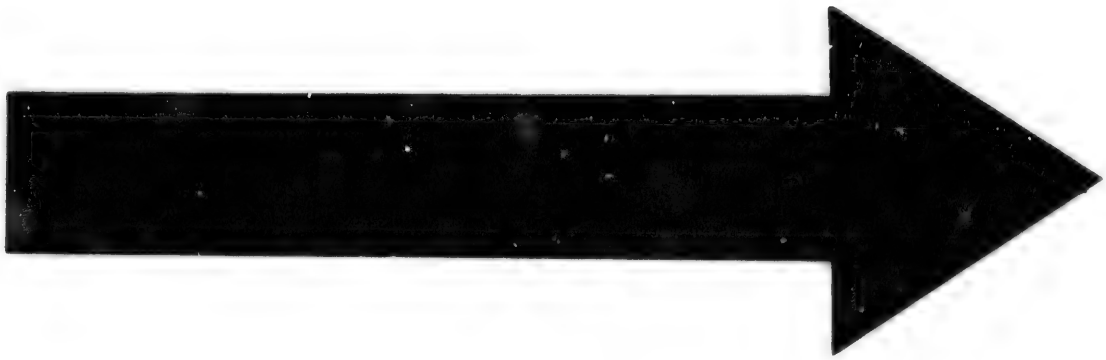
morts à cause du ravage que la fumée, l'air, l'eau et le feu ont opéré dans leur constitution. Si la prophétie continue à se réaliser mon tour viendra aussi.

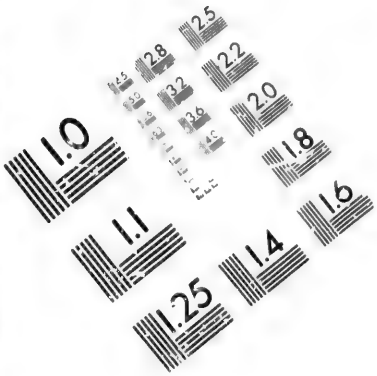
Puissé-je alors avoir fini mon église de Notre-Dame de Lourdes, à Marinette, où il se trouvera quelques âmes reconnaissantes qui prieront pour le repos de mon âme !

CONCLUSION.

Pendant que je passais à Terre Haute (Indiana) en allant à St. Louis, deux mois à peine après la catastrophe que je viens de raconter, je vis dans un journal de cette localité. qu'un orateur Protestant devait le soir même, donner une conférence publique sur ce grand évènement. Le sujet de sa conférence était : *Les feux de nos jours, image du feu qui doit dévorer la terre à la fin des temps.* Le sujet m'intéressait trop pour ne pas m'arrêter. J'assistai donc à cette conférence qui n'attira qu'un très petit nombre d'auditeurs, tant il est vrai, que les hommes d'aujourd'hui sont comme au temps de Noé, et comme ils seront aux derniers jours, indifférents à tous les avertissements du ciel.

Le savant conférencier avait groupé, après des recherches laborieuses, tous les grands feux du passé, et s'appuyant deux fois sur mon propre témoignage qu'il avait recueilli dans les journaux, il s'appliqua à montrer la supériorité du feu de





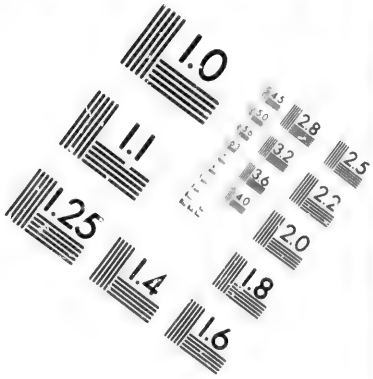
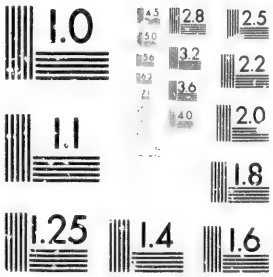
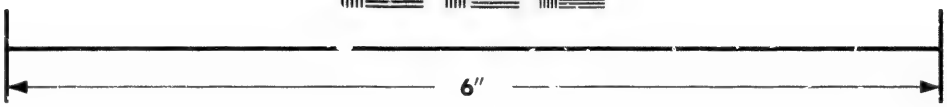
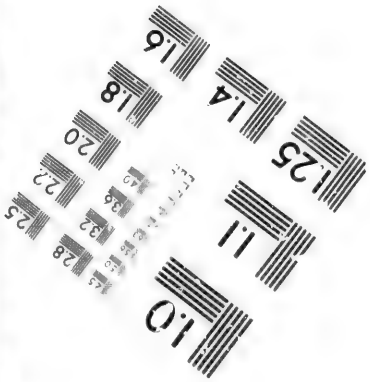
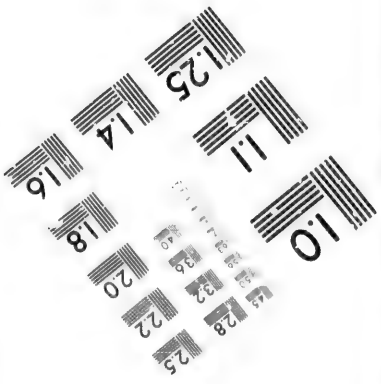


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

nos jours, qui, par l'étrangeté de son caractère, était une image et un précurseur de celui qui doit consumer la terre à la fin du monde.

Et en effet, ce déchaînement des éléments, ce mugissement de la tempête, ce tremblement du sol, ce ciel et cette terre en feu, ces peuples stupéfiés et séchant de peur, n'est-ce pas là la description que les saintes Ecritures nous donnent sur les derniers temps ?

Mais pourquoi ces avertissements précurseurs ?—et pourquoi tombent-ils inégalement sur des peuples également coupables ?

Qui peut sonder les desseins de Dieu ? Peut-être est-ce parceque Dieu est beaucoup oublié aujourd'hui, surtout par ceux qui le connaissent et devraient le servir. N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui beaucoup de chrétiens, marchent, agissent et vivent en un mot, comme s'ils n'avaient ni créateur à obéir, ni sauveur à remercier, ni âme à sauver ? Et s'il est vrai que Dieu a créé l'homme, s'il est vrai qu'il est descendu sur la terre pour le racheter, il a sur lui des droits rigoureux. Ces droits étant méconnus et foulés aux

pieds, notre faible raison elle-même nous dit qu'il doit de temps en temps les rappeler et les proclamer par ces grands cataclysmes qui montrent à ceux qui veulent voir qu'il est, quoique nous fassions, notre seigneur et maître et que nous devrions le traiter comme tel. N'est-ce pas ainsi qu'il en agissait autrefois envers son peuple choisi quand il devenait ingrat et prévaricateur ? Les droits de Dieu sur l'homme et les obligations de l'homme envers Dieu sont les mêmes aujourd'hui que sous l'ancienne loi.

Sans doute l'oubli de ces obligations est général, mais aussi quels sont les peuples aujourd'hui vraiment exempts de châtiments ? Le fléau de Dieu se diversifie mais se promène partout. Et si sa justice semble plus pesante sur les uns que sur les autres, si sa voix est plus tonnante et plus terrible ici qu'ailleurs, c'est peut-être parcequ'il désire que dans le châtiment d'un petit nombre, des milliers d'autres entendent l'éclat de sa colère et en profitent pour revenir à Lui. Quand il fit pleuvoir le feu et le souffre sur Sodome, l'Ecriture ne dit pas que Sodome était la seule ville criminelle. Dans le châtiment égale à

celui de Sodome, dont je viens de faire le récit, Peshtigo, qui n'était peut-être pas plus criminelle que d'autres villes, épargnées cependant, est la Sodome moderne pour servir d'exemple à tous.....

" Et nunc reges intelligite, erudimi
" qui judicatis terram. (p. 2.)

" Et maintenant, ô peuples, ouvrez les
" yeux ; instruisez-vous, ô nations de la
" terre. Commencez à craindre le Sei-
" gneur et à le servir, ou tremblez si
" vous ne vous réformez pas, de peur que
" le Seigneur vous punisse de mort à
" cause de vos ingratitudes, car sa ven-
" geance s'enflamme et éclate comme la
" foudre; heureux, heureux tous ceux qui
" mettent leur confiance en lui seul ! "

APPENDICE.

Je viens, non pas de faire la description d'un terrible fléau, mais de raconter ce que j'en ai vu et souffert moi-même. Si je me suis exprimé clairement, le lecteur aura pu voir aussi bien que moi le doigt de Dieu dans cet évènement. Je sais que je ferai plaisir à plusieurs personnes, en ajoutant au récit qui précède un fait qui montre aussi le doigt de la Ste. Vierge, c'est-à dire son intervention en faveur de ceux qui mettent leur confiance en elle. Ce fait s'est passé pendant une autre tempête de vent et de feu, qui survint, dans la même nuit, à la même heure que celle dont je fus victime à Peshtigo, mais à 9 ou 10 lieues loin de moi ; et cette distance qui nous sépare est formée par les eaux de la Baie Verte.

Je dois nécessairement raccourcir les détails et être prudent dans mes expressions pour ménager la modestie des uns et la délicatesse des autres, parmi les

personnes vivantes dont il faut que je parle et qui pourraient lire ces lignes.

Près de Green Bay, dans une langue de terre qui s'avance au Nord-est, entre le lac Michigan et la Baie Verte, habite une colonie Belge. On pense généralement que leur nombre s'élève de 8 à 10,000 âmes. C'est un peuple religieux, simple et industrieux mais la plupart sont très insouciants pour faire donner à leurs enfants l'instruction qu'ils n'ont pas reçue eux mêmes. Au milieu de cette colonie, se trouve une fille, âgée aujourd'hui de quarante ans environ, dépourvue des dons de la fortune et de la nature, mais riche en dons de la grâce et de la vertu. Elle s'appelle Adèle Brisse. Ceux qui l'ont connue enfant en Belgique m'ont dit qu'elle s'était toujours distinguée, dès son bas âge, par une grande piété pour Dieu, une parfaite charité pour le prochain et une entière confiance dans la Ste. Vierge. Et aujourd'hui tout le monde qui l'approche s'aperçoit bien vite, que ces vertus n'ont fait que grandir et se fortifier dans son âme. Il y a 10 ou 12 ans, cette colonie Belge n'avait point de prêtre résidant au milieu d'elle, et cette

pieuse fille ne craignait pas de faire chaque semaine, à pieds, et de grand matin, deux lieues et demi pour aller, dans la paroisse voisine, se confesser, entendre la Ste messe et communier, pour revenir en toute hâte reprendre son travail de chaque jour au sein de sa famille pauvre.

Elle revenait un matin, après avoir communié. Tout à coup, le long du petit sentier qu'elle suivait dans le bois, elle aperçoit une Dame majestueuse et toute brillante. Cette Dame se tenait devant elle comme suspendue entre deux arbres, qui bordaient le chemin. La pieuse fille, surprise et émue, mais non effrayée, tombe à genoux, prie, et se relève bientôt. Elle ne dit rien à ses compagnes de ce qu'elle avait vu, mais elles avaient été témoins de son émotion, et cette apparition mystérieuse commença dès lors à se répandre de proche en proche. La semaine suivante, Adele Brisse retourne, comme de coutume, à la paroisse voisine pour satisfaire sa dévotion. En revenant, à la même place, la même apparition se présente à elle, en présence d'un plus grand nombre de compagnes qui revenaient de

la messe avec elle. Cette seconde apparition contribua beaucoup à en répandre la nouvelle par tout le bois. On en parlait beaucoup mais d'une manière bien différente. Les uns s'étonnaient, les autres se moquaient ; mais personne encore ne croyait que la Ste. Vierge put avoir quelque chose à faire avec une fille, qu'ils étaient habitués à regarder en tout semblable à une autre. Cependant plusieurs se promirent de l'accompagner à son prochain voyage et de juger par eux-mêmes. C'est ce qui eut lieu bientôt. Après avoir fait sa confession, entendu la Ste messe et communié, Adèle Brisse reprend son chemin ordinaire, pour revenir travailler à la ferme de ses parents. Mais cette fois, elle était accompagnée par un beaucoup plus grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient quelques hommes. Chacun s'entretenait en route de l'évènement qui faisait grand bruit à travers le bois, chacun se promettait de l'examiner avec soin, s'il se renouvelait, et donnait son opinion à ce sujet. Cette opinion était très variée naturellement. La pieuse fille était calme et confiante, elle avait prié beaucoup pendant

la messe, et s'était abandonnée à la divine Providence. Soit qu'on lui en eut donné la pensée, soit que cette pensée lui eut été inspirée d'en haut, elle avait résolu d'interroger cette belle Dame, si elle se représentait devant elle. On arrive à l'endroit du chemin, où la Dame s'était montrée deux fois déjà auparavant... Tout-à-coup, elle apparait de nouveau, mais plus belle, plus brillante et plus souriante que les autres fois. La pieuse fille tombe à genoux, et commence avec cette majestueuse Dame qui, loin de lui inspirer aucune frayeur, lui inspirait, au contraire, une grande confiance, une longue conversation, dont je ne rapporterai que ce qui est nécessaireà mon sujet. Elle lui dit :

" Bonne mère, que vouléz-vous de moi."—" Je veux, lui répondit la Dame que tu instruises mes enfants. Tu viens de recevoir mon fils, et tu as bien fait, mais ces pauvres enfants le reçoivent sans savoir ce qu'ils font, et grandissent dans l'ignorance de la Religion. Je veux que tu les instruises et surtout, que tu les prépares à leur première communion." —" Comment ferai-je cela, bonne mère, je

ne suis qu'une pauvre ignorante moi-même ?"—"Va, et ne crains rien ; je t'aiderai."

A partir de ce moment, fidèle à sa mission, on vit cette fille aller de village en village, à travers le bois, en temps de neige, de pluie et de chaleur. Ni les fatigues, ni les moqueries de plusieurs ne purent l'arrêter. Elle réunissait autant d'enfants qu'elle pouvait, et quand elle avait fini sa leçon dans un endroit, elle allait dans un autre. Travail pénible et ingrat, qu'elle a continué plusieurs années. Un bon prêtre enfin fut trouvé pour cette colonie. Ce prêtre conseilla à cette pieuse fille de collecter au dehors une somme d'argent, capable de l'aider à bâtir une école, qui lui permit de réunir les enfants autour d'elle, au lieu d'épuiser sa santé à marcher elle-même à leur poursuite dans le bois. Ce sage conseil fut suivi. Aujourd'hui, elle possède deux choses qui lui sont bien précieuses : une école, capable de contenir plus de cent enfants qui, chaque année, sont préparés à la première communion ; et une petite chapelle bâtie à la place même où la Ste. Vierge lui apparut, et dans laquelle elle

garde, comme une relique, l'arbre sur lequel s'est faite l'apparition. Ces deux maisons sont en bois, simples, mais propres et confortables. Tout autour de ces deux édifices, s'étendent six arpents de terrain qui ont été cédés à cette pieuse fille, et qu'elle-même a cédés à Mgr. l'Evêque de Green Bay. Ces six arpents sont entourés d'une clôture en planches, autour de laquelle serpente un petit chemin par lequel passe la procession solennelle qui a lieu, chaque année, à deux époques fixes ; procession, qui attire plus de quatre mille pélerins des environs.

L'ouvrage, auquel Adèle Brisse pouvait suffire seule au commencement, a considérablement progressé et serait maintenant au-dessus de ses forces. La Providence lui a envoyé du secours. Cinq ou six jeunes filles, aussi pieuses qu'elle, sont venues se joindre à elle, et partagent son œuvre de dévouement.

Voilà le lieu et les circonstances qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui. Voici maintenant le fait dont je voulais parler et qui va montrer la protection de la Ste. Vierge, sur ceux qui ont confiance en elle :

Le 8 d'octobre, 1871, le tourbillon de vent et de feu tomba aussi sur cette colonie Belge où il fit aussi, sur plusieurs lieues d'étendue, une grande destruction de fermes et de bois, sans toute fois enlever autant de vies humaines qu'à Peshtigo. Or, quand la bourrasque éclata, les pieuses filles se dirent à elles-mêmes : "Si la Ste. Vierge a besoin encore de nous, elle saura nous protéger, si non, elle nous laissera brûler avec les autres." Animées de ces sentiments de confiance, elles courent dans leur chapelle, prenent la statue de la Ste Vierge, et, à genoux, elles la portent en procession tout autour du Sanctuaire bien-aimé, en récitant leur chapelet. Quand le vent et le feu, soufflaient trop fort sur un côté de la chapelle, et qu'elles ne pouvaient pas avancer, sans s'exposer à être asphyxiées, elles attendaient que la bourrasque diminuât, ou changeât de direction, en continuant à prier et à espérer.

Ainsi se passèrent pour elles de longues heures de cette nuit terrible. Je ne saurais pas dire si, humainement parlant, et avec les seules forces de la nature, elles furent capables de rester vivantes

au milieu de cet ouragan, mais je sais bien que, sans miracle, elles ne l'auraient pas pu à Peshtigo.

Le matin venu, on constata les effets déplorables de l'incendie. Les maisons et les clôtures du voisinage, tout avait été brûlé, tout,—excepté l'école, la chapelle et la clôture qui entourro ces six arpents de terre consacrés à la Ste. Vierge. Cette clôture avait été touchée et entamée en plusieurs endroits, mais, comme si le feu eût eu l'intelligence de ce qu'il faisait, il s'était arrêté là, pour abattre ou consumer, tout ce qui la touchait pour ainsi dire, car le chemin qui tourne tout autour n'a pas plus de 8 ou 10 pieds de largeur. Cette place comme sanctifiée par l'atouchement de la Mère de Dieu, apparaissait semblable à une île verdoyante au milieu d'une mer de cendres.....Depuis ce temps-là, ces pieuses filles de Marie, continuent leur œuvre de dévouement, au milieu de ce pauvre peuple Belge, avec plus de courage et de confiance encore, parcequ'elles ont une preuve de plus, que telle est la volonté de la Sainte Vierge.

Réflexion importante.—En racontant le

fait qui précède, je n'ai nullement l'intention de l'appeler un miracle, pas plus que je n'appelle miracle, la préservation de mon tabernacle au milieu du feu de Peshtigo. L'un et l'autre de ces faits m'ont édifié et en les redisant ici je n'ai pas d'autre but que d'édifier les autres.

Je n'ai pas non plus la prétention de rien décider par rapport à cette apparition de la Ste. Vierge et du pieux pélerinage qui en est résulté. L'Autorité Ecclésiastique n'a rien dit encore ; elle laisse faire le bien sans se prononcer, en attendant quelque preuve plus irrécusable et plus éclatante pour porter son jugement. Evidemment il ne m'appartiendrait pas à moi, de devancer ce jugement épiscopal.

Je n'ajoute qu'un mot : si qu'un de mes lecteur on à la facilité, je l'engage à se transporter sur les lieux et à aller visiter cet humble pélerinage, qui est le seul encore, je crois, aux Etats-Unis, et qui ne fait que commencer. Là, il verra, et pourra questionner la pieuse fille, Melle. Adèle Brisse, qui est, sans l'avoir voulu, l'âme et l'héroïne d'une bonne œuvre qui progresse de jour en jour, ét je suis sûr, que comme moi, et comme toutes les

personnes qui y vont avec une intention droite, il s'en retournera édifié et le cœur content, si non convaincu de la réalité de l'apparition.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE
Approbation de Mgr. l'Evêque de Montréal...	5
Avant-propos	7
Chap. I.—Avant la catastrophe.....	11
Chap. II.—Pendant la catastrophe.....	34
Chap. III.—Après la catastrophe.....	53
Conclusion.....	87
Appendice.....	91

103